

L'EMMERDEUR

DE

Francis Veber

PIGNON
RALPH
WOLF
LOUISE
LE GARÇON
LE FLIC

La scène est divisée en deux par une cloison médiane.

De part et d'autre de la cloison, deux chambres d'hôtel. Des chambres fonctionnelles, style Sofitel.

Une porte de communication permet de passer d'une pièce à l'autre.

L'une des chambres donne sur la rue, l'autre sur une cour intérieure.

Deux autres portes s'ouvrent sur les salles de bains.
On entre dans les chambres par le fond du décor.

PIGNON entre en scène dans la chambre qui donne sur la cour. Il porte une sacoche de photographie à l'épaule. Un garçon d'étage le suit avec une petite valise.

GARÇON

Je mets votre bagage dans la penderie ?

PIGNON

Très bien, oui.

Le garçon range la valise. Une sirène de police retentit off.

GARÇON

Ils sont nerveux, hein !

PIGNON

J'ai été fouillé trois fois, d'abord ma voiture, et puis ma valise à l'entrée de l'hôtel, et j'ai presque eu droit à une fouille au corps dans le hall.

GARÇON

Jamais vu autant de flics.

PIGNON donne un pourboire au garçon qui regarde sa sacoche, intrigué.

GARÇON

Photographe ?

PIGNON

Oui.

GARÇON

Pour quel journal, si c'est pas indiscret ?

PIGNON

Je travaille pour une agence.

GARÇON

Je pensais pas qu'il y avait autant de photographes dans ce pays, vous avez vu ça, dehors ? Ils sont au moins une centaine ! Et les télé, et les radios !... Et les flics, j'ai jamais vu autant de flics ! Je sais pas ce que ce type va raconter au tribunal, mais ce qui est sûr, c'est qu'il déplace du monde !

PIGNON regarde sa montre. Le garçon comprend.

GARÇON

Allez, je vous laisse, bon travail.

Il fait un mouvement vers la porte et se tourne vers PIGNON.

GARÇON

Il a dit qu'il allait tout balancer, y en a qui doivent pas dormir tranquille, en ce moment.

Le garçon sort. PIGNON s'assoit sur son lit, hésite un peu, l'oeil fixé sur le téléphone, puis prend le combiné et compose un numéro.

PIGNON

(au téléphone)

Louise ?... C'est moi, j'arrive de Paris, je suis venu pour le procès, je suis à l'hôtel en face du Palais de Justice et je me suis dit qu'on pourrait peut-être s'entrevoir... Non, attends, Louise, écoute-moi... Je ne te harcèle pas, je te dis que je suis de passage ici pour mon boulot, et que ça serait bien qu'on... Juste cinq minutes, Louise, tu ne peux pas me refuser ça... Allô ?... Allô ?...

Louise a raccroché. PIGNON raccroche à son tour, le visage vide d'expression. Il reste prostré sur son lit.

La porte de l'autre chambre s'ouvre sur RALPH et le garçon d'étage.

RALPH porte un costume gris bien coupé, il est élégant dans le style homme d'affaires international. Il n'a pas d'autre bagage qu'un petit sac de voyage.

Le Garçon fait un geste vers la fenêtre.

GARÇON

Vue sur le Palais, vous allez être aux premières loges.

RALPH lui donne un pourboire.

GARÇON

Merci, Monsieur... Vous n'avez pas été trop embêté, en bas ?

Embêté pourquoi ?

RALPH

Eh ben, les contrôles, les fouilles, tout ça.

GARÇON

RALPH sourit, montrant son petit sac de voyage.

Y avait pas grand chose à fouiller.

RALPH

C'est vrai, mais ils s'arrangent toujours pour vous emmerder, moi, une fois, à l'aéroport, ils m'ont confisqué une paire de ciseaux à ongles ! Vous me voyez détournant un avion avec des ciseaux à ongles !

GARÇON

(souriant)
Non.

RALPH

J'entre dans le cockpit avec mes petits ciseaux, le commandant me dit : "C'est pour une manucure ?" Et je réponds : "Non, c'est pour un détournement."

GARÇON

RALPH rit poliment, le garçon enchaîne.

Des petits ciseaux minuscules... Ils m'ont dit : "Ils voyagent dans la soute ou on les confisque" et j'ai dit : "Eh ben, confisquez-les !" Et ils les ont gardés, ces cons-là !

GARÇON

Faut se mettre à leur place, aussi, avec tous ces attentats.

RALPH

Où, c'est vrai... Ils doivent être dans leurs petits souliers, aujourd'hui, vous voyez un peu que ce mec se fasse descendre.

GARÇON

RALPH approuve de la tête, toujours souriant. Le garçon conclue avant de sortir.

GARÇON

Pas besoin d'allumer la télé, en tous cas, le spectacle est sous la fenêtre !

Il sort. Le sourire de RALPH s'efface aussitôt.

RALPH et PIGNON se mettent en action simultanément de part et d'autre du mur de séparation.

Ils vont d'un même mouvement accrocher l'écriteau "Ne pas déranger" sur leur porte, puis PIGNON se dirige vers sa fenêtre et RALPH vers le radiateur.

PIGNON vérifie la solidité de la cordelette du rideau. RALPH sort une lime à ongles de sa poche et dévisse rapidement un panneau du cache-radiateur. Il en sort les éléments d'un fusil à lunette.

PIGNON, de son côté, a ouvert un petit canif et coupe un morceau de la cordelette. Il confectionne un noeud coulant qu'il passe autour de son cou.

RALPH a replacé le panneau du radiateur et se met à assembler les éléments du fusil avec la précision d'un professionnel.

PIGNON se tourne vers la fenêtre et s'aperçoit que le store est à moitié baissé. Il pose le fusil sur le lit et va à la fenêtre pour remonter le store. Il se met à tourner la manivelle, mais le store se décroche brusquement, masquant complètement la rue.

RALPH s'énervé un petit instant sur la manivelle qui tourne à vide, puis va glisser le fusil sous le lit et s'empare du téléphone.

RALPH

Allô ? Mon store est coincé... Mon store, il s'est décroché et je ne peux plus le remonter...

PIGNON aussi a pris le téléphone et compose un numéro pendant que RALPH continue à s'expliquer avec la réception.

RALPH

(au téléphone)

... Non, elle tourne à vide, la manivelle !

(Il s'énervé)

Mais si, c'est urgent, je ne vais pas rester dans l'obscurité, envoyez-moi quelqu'un tout de suite !

Il raccroche. PIGNON le relaie au téléphone.

PIGNON

Louise, c'est encore moi, ne raccroche pas, c'est la dernière fois que tu entends ma voix... Non, cette fois, c'est sérieux, Louise, j'ai une corde autour du cou, une corde avec un noeud coulant... Quoi, pourquoi faire, pour me pendre, bien sûr, qu'est-ce que tu crois !... C'est pas du chantage, je t'ai demandé cinq minutes de ton temps et tu m'as raccroché au nez, je n'ai plus envie de vivre, je t'aime, Louise, je t'en supplie, viens seulement deux min... Allô ?... Allô ?...

Louise a de nouveau raccroché. PIGNON raccroche à son tour avec une violence désespérée. Puis il lève les yeux vers le plafond, cherchant un endroit où accrocher la corde.

On frappe à la porte de RALPH qui va ouvrir. Le garçon d'étage entre avec une petite trousse à outils.

GARÇON

C'est de la cochonnerie, ces stores, ils se détraquent tout le temps.

Il sort un tournevis de sa trousse et se met à bricoler, expliquant

Le cran d'arrêt de la poulie qui déconne.

Dans sa chambre, PIGNON n'a rien trouvé de satisfaisant pour se pendre et part vers la salle de bains, la corde au cou.

Chez RALPH, le garçon se met à remonter le store.

PIGNON disparaît dans la salle de bains.

Le garçon a remonté le store. Il range son tournevis dans sa trousse.

GARÇON

Voilà, ça devrait tenir, mais vaut mieux pas y toucher, hein.

Le fracas de la chute d'un corps dans une baignoire, suivi par le bruit d'un geyser d'eau, retentit off, venant de la salle de bains de PIGNON.

RALPH et le garçon se tournent vers la porte de communication, surpris.

GARÇON

Qu'est-ce qu'il se passe ?

PIGNON, étranglé par la cordelette qui pend toujours à son cou, sort de la salle de bains, trempé, et revient dans sa chambre, titubant et suffoquant. Il s'écroule contre la porte de communication.

De l'autre côté de la porte de communication, le garçon et RALPH sursautent à nouveau.

GARÇON

Mais qu'est-ce qu'il se passe, bordel !

Il ouvre la porte de communication pour découvrir PIGNON gargouillant sur le plancher. Dans la salle de bains, c'est toujours le geyser.

GARÇON

Oh putain !

Il se précipite vers la salle de bains et ferme l'arrivée d'eau, puis revient vers PIGNON et desserre la corde qui l'étrangle. Il crie à RALPH qui est resté figé dans sa chambre.

GARÇON

Appelez la police, vite !

RALPH

(incrédule)
Moi ?

GARÇON

Il s'est pendu, bougez-vous, Bon Dieu, appelez Police Secours !

RALPH

Désolé, cette affaire ne me regarde pas.

RALPH referme la porte de communication. Le garçon reste un petit instant désespéré, puis bondit vers le téléphone. Il compose un numéro et raccroche brutalement.

GARÇON

Et merde !...

Il compose un autre numéro et raccroche à nouveau, exaspéré

Merde, merde, merde !...

RALPH est resté figé derrière la porte de communication, pas vraiment sûr de s'être débarrassé du problème. Il n'a pas tort parce que le garçon court vers la porte et frappe à coups redoublés.

RALPH

(tendu)
Qu'est-ce qu'il y a encore !

Le garçon ouvre la porte avec son passe.

GARÇON

C'est pas libre à la réception et quand j'appelle la police, il y a un disque, je descends chercher les flics, ne le laissez pas seul !

RALPH

Je vous ai dit que je ne voulais pas me mêler de ça, je ne suis ni médecin, ni secouriste...

GARÇON

(Il le coupe)
Deux minutes, le temps que je remonte avec les flics, si on le laisse seul maintenant, il est foutu de sauter par la fenêtre !

RALPH

(catégorique)

Non, il ne va pas sauter par la fenêtre.

GARÇON

(un peu ébranlé)

Qu'est-ce que vous en savez ?

RALPH

Il ne va pas sauter par la fenêtre, c'est tout.

PIGNON qui reprend ses esprits, intervient d'une voix rauque.

PIGNON

Si, je vais me foutre par la fenêtre.

GARÇON

(de nouveau paniqué)

Oh putain !

(il se précipite vers la fenêtre de RALPH et se met à crier)

Ho, ho !... Ho, ho !...

RALPH bondit sur lui et l'écarte brutalement de la fenêtre.

RALPH

C'est fini, ce cirque !

GARÇON

J'appelle les flics.

(il se remet à la fenêtre)

Ho, ho !...

RALPH l'attrape par le bras, l'obligeant à se retourner.

RALPH

(glacé)

Pourquoi les flics, il n'est pas mort, il n'est même pas blessé.

GARÇON

Un suicide dans un hôtel, il faut prévenir la police.

(Il se dégage et crie à nouveau)

Ho, ho !...

RALPH
Vous voulez l'achever ou quoi ?

Le garçon, bloqué dans son élan, se tourne vers RALPH.

GARÇON
Hein ?

RALPH
Pourquoi il a voulu mourir, d'après vous ?

GARÇON
J'en sais rien, moi !

RALPH
Eh ben, je vais vous le dire : pour échapper à un monde inhumain, un monde sans pitié qui refusait de le comprendre, qui refusait de l'aider.

Dans l'autre chambre, PIGNON se met à pleurer, le visage dans les mains. RALPH enchaîne.

RALPH
Et où il va se retrouver, grâce à vous ? Dans un car de flic, des flics maladroits, brutaux, qui vont le questionner, le harceler.

GARÇON
Mais pas du tout, ils vont l'emmener à l'hôpital !

RALPH
C'est ça, à l'hôpital, en psychiatrie, avec les fous et les drogués.

PIGNON
(dans un souffle)
Je veux pas aller à l'hôpital !

Le garçon revient vers la chambre de PIGNON.

GARÇON
Pourquoi, ils vont bien vous soigner, là-bas.

RALPH
(suivant le garçon)
Bien sûr, on va bien vous soigner, la camisole, un petit électrochoc, une lobotomie.

GARÇON
Mais ne lui dites pas ça, enfin !

RALPH
Regardez-le et répondez-moi franchement : qui peut aider ce pauvre homme ? Les flics ? Non, ce qu'il lui faut, c'est de la sympathie, de la tendresse, de la chaleur humaine, et ça ne se trouve pas dans un car de police.

GARÇON

Peut-être, mais si j'appelle pas les flics, qui va s'en occuper ? J'ai autre chose à faire, moi, qui va s'en occuper, hein ?

RALPH

Moi.

GARÇON

(surpris)
Vous ?

RALPH s'agenouille près de PIGNON et lui passe le bras autour des épaules.

RALPH

(au garçon)
Oui, je m'en charge. Vous pouvez nous laisser, tout va bien se passer.

GARÇON

Je ne comprends pas, tout à l'heure, je vous demande de le surveiller deux minutes et vous me claquez la porte au nez.

RALPH caresse la tête de PIGNON.

RALPH

Il m'a attendri.

Le garçon regarde RALPH avec suspicion et décide.

GARÇON

Je vais tout de même prévenir la réception.

Il repart vers la porte. RALPH élève la voix pour l'arrêter.

RALPH

Un de mes amis, mon meilleur ami...

Le garçon s'immobilise. RALPH enchaîne.

RALPH

...il a tenté de se suicider lui aussi, et quelqu'un a eu la même réaction que vous, on l'a emmené à l'hôpital, et en arrivant, il s'est tranché la gorge, et il ne s'est pas raté, ce coup-là.

PIGNON qui a écouté RALPH avec intérêt demande.

PIGNON

Il s'est tranché la gorge avec quoi ?

RALPH

(un peu sèchement)

C'est pas le problème.

(Il se redresse et met la main sur l'épaule du garçon)

Comment vous appelez-vous ?

GARÇON

Vincent.

RALPH

Vincent, je vous donne ma parole que quand j'en aurai fini avec lui, il n'aura plus du tout envie de se tuer.

GARÇON

Mais pourquoi vous faites tout ça ?

RALPH

(plus glacé que jamais)

Par compassion.

Le garçon hésite un peu, puis repart vers la porte. Il se tourne vers RALPH avant de sortir.

GARÇON

Je ne suis pas rassuré, moi, je ne suis pas rassuré du tout.

Il sort. RALPH se tourne vers PIGNON.

RALPH

Faut pas rester ici.

Il ramasse la sacoche de PIGNON et la lui tend, mais PIGNON ne la prend pas et s'assoit sur le lit.

PIGNON

J'ai la tête qui tourne.

RALPH

(Il s'énerve)

Vous comprenez ce que je vous dis, il est inquiet, si vous restez ici, il est foutu d'appeler les flics.

PIGNON

Elle m'a raccroché au nez. Je lui ai dit que j'allais me pendre, je lui ai dit : "viens seulement cinq minutes" et elle m'a raccroché au nez.

Une sirène de police retentit off. RALPH sursaute, s'éloigne rapidement vers sa chambre et va jeter un coup d'oeil à la fenêtre. Il revient vers PIGNON, très tendu.

RALPH

Vous êtes encore là ? Vous ne comprenez pas qu'ils vont vous embarquer, qu'est-ce que vous attendez ?

PIGNON

Une femme qui a partagé ma vie pendant huit ans, à qui j'ai tout donné, et qui me raccroche au nez quand je lui dis que je vais mourir.

RALPH observe pensivement PIGNON un petit instant, puis prend une décision. Il ramasse discrètement la cordelette dont PIGNON s'était servi pour se pendre. PIGNON continue à monologuer, l'oeil dans le vague.

PIGNON

Pourquoi elle a fait ça, je comprends pas, on était si bien tous les deux?

RALPH se glisse silencieusement derrière PIGNON, tenant la cordelette à deux mains. PIGNON enchaîne.

PIGNON

J'avais presque fini de payer le crédit de notre pavillon, j'allais nous offrir une nouvelle voiture, une Toyota gris métallisé, la qualité japonaise, je comprends pas.

Au moment où RALPH va passer la cordelette au cou de PIGNON, on frappe à la porte. RALPH n'a que le temps d'escamoter la cordelette, le garçon entre.

GARÇON

(*inquiet*)

Alors ?

RALPH

Alors quoi ?

GARÇON

Eh ben, comment ça va ?

RALPH

Eh bien, très bien.

GARÇON

(*à PIGNON*)

Ca va mieux ?

PIGNON ne répond pas, l'oeil toujours dans le vague. RALPH intervient sèchement.

RALPH

Faut me laisser faire, maintenant, vous n'avez aucune raison de débarquer ici toutes les cinq minutes.

GARÇON

(*sèchement lui aussi*)

Excusez-moi, mais je risque ma place dans cette histoire, moi, c'est normal que je vienne voir ce qui se passe.

Il sort. RALPH se tourne vers PIGNON.

RALPH

Vous avez entendu, il ne va pas nous lâcher, à votre place, je m'en irai très vite.

PIGNON

Vous avez déjà été amoureux ?

Une nouvelle sirène de police retentit off. RALPH se raidit, PIGNON se met à fredonner "Les amants de la Saint-Jean".

PIGNON

Elle adorait cette chanson... Elle la chantait très bien... mieux que moi...
(*Il se remet à fredonner*)

RALPH

(*Il crie*)
Assez !

PIGNON sursaute et le regarde, surpris. RALPH fait un effort pour se contrôler.

RALPH

Où est-elle ?

PIGNON

Ma femme ?

RALPH

Oui, où est-elle, en ce moment ?

PIGNON

A l'asile.

RALPH

(*cueilli*)
Comment ?

PIGNON

Elle m'a quitté pour son psychiatre et ils vivent ensemble ici, dans sa clinique.

RALPH

Eh ben, qu'est-ce que vous attendez, alors ! Allez-y ! Filez à la clinique et expliquez-vous avec elle !

PIGNON

Et c'est ma faute, c'est moi qui lui ai conseillé d'aller voir un médecin, elle était triste, elle n'avait plus d'appétit, alors je lui ai dit : "Va voir un neurologue", et elle est allée voir cette ordure de WOLF !

RALPH oblige PIGNON à se lever.

RALPH

Allez vous expliquer avec elle, je vous dis !

Il pousse PIGNON vers la porte. PIGNON résiste.

PIGNON

Je ne peux pas sortir comme ça, je suis trempé.

RALPH

Ca va sécher très vite, il fait chaud dehors.

PIGNON

Non, je vais me choper une saloperie, je suis très fragile des bronches, je peux pas sortir comme ça. J'ai un change dans ma valise

Il se met à retirer son pantalon. RALPH regarde sa montre, exaspéré.

RALPH

Dépêchez-vous, Bon Dieu !

PIGNON

Elle allait le retrouver tous les jours dans son cabinet, et elle s'allongeait sur son divan. Normalement, il aurait du rester assis dans son fauteuil, à côté d'elle, à prendre des notes...

RALPH ouvre la valise de PIGNON et en sort un pantalon. PIGNON lui donne le pantalon trempé en échange.

PIGNON

...le psychiatre dans son fauteuil et le malade sur le divan, c'est comme ça que ça se passe, non ? Eh Bien, non, pas chez lui ! Chez lui, c'est tout le monde sur le divan ! Et ça me coûtait cent euros de l'heure.

PIGNON enfle l'autre pantalon. RALPH roule le pantalon trempé en boule et le jette dans la valise. PIGNON remarque.

PIGNON

C'est pas comme ça que vous faites votre valise, je suppose.

RALPH

Hein ?

PIGNON

Un pantalon humide, on ne le roule pas en boule, on cherche à lui donner un pli, il va être dans un bel état, maintenant !

RALPH ressort le pantalon et se met à le plier, contrôlant comme il peut son exaspération. PIGNON retire sa chemise.

PIGNON

Et elle me disait qu'elle lui racontait ses souvenirs de petite fille, c'est ce qu'elle me disait, qu'elle s'allongeait sur son divan et qu'elle lui racontait ses souvenirs de petite fille... Laissez ça, vous vous y prenez comme un cochon... Elle me disait : "c'est pas un homme, c'est une oreille", mon oeil, une oreille !... Mais essayez de retrouver le pli, ça ne veut rien dire ce que vous faites là !... Ma vie n'avait de sens qu'avec elle, sans elle, c'est le désert, le néant... Ne tirez pas dessus comme ça, vous allez me le déchirer, c'est du coton, pas du chewing-gum !...

Il reprend le pantalon des mains de RALPH

Allez, ça suffit, je me fous de ce pantalon, je me fous de tout maintenant.

Il jette le pantalon en boule dans la valise

Il est pas à moi, en plus, ils se sont trompés à la teinturerie et comme il m'allait à peu près, je l'ai gardé... C'est peut-être pas très correct, mais quand ils vous foutent un truc en l'air, eux, pour vous faire rembourser, bonjour !

RALPH sort un polo de la valise et le tend à PIGNON.

RALPH

Vous perdez du temps, là !

PIGNON

Pas ce polo, il est en laine, vous avez vu la chaleur qu'il fait ! Vous mettriez un polo en laine, vous, aujourd'hui ?

RALPH, visiblement à bout, sort de la valise un petit débardeur enveloppé dans du papier de soie. Il déchire le papier, PIGNON réagit, outré.

PIGNON

Mais qu'est-ce qu'il fait, celui-là ! C'est un cadeau pour ma femme, un petit haut avec des bretelles !

Il déplie le vêtement et s'attendrit

C'est mignon, non ?

RALPH fusille PIGNON du regard, puis dit d'une voix blanche.

RALPH

Je ne peux pas passer la journée, ici, moi, j'ai du travail.

PIGNON sort une chemise de sa valise et l'enfile.

PIGNON

Moi aussi, j'ai du travail, je suis photographe, je devrais être en bas avec les autres, il va arriver et je vais le rater, et je m'en fous... Je m'en fous, je m'en fous, je m'en fous.

RALPH

Oui, eh bien moi, je ne m'en fous pas, alors faut me laisser, maintenant.

Vous êtes photographe ?

PIGNON

Non.

RALPH

C'est quoi, votre boulot ?

PIGNON

Une autre sirène de police retentit off. RALPH se raidit, PIGNON s'en rend compte.

Allez fermer votre fenêtre, je sens que ça vous énerve, toute cette kermesse dehors !

PIGNON

(après un petit temps, d'une voix contenue)

RALPH

Vous vous êtes changé, vous avez mis des vêtements secs, qu'est-ce que vous attendez exactement ?

Excusez-moi, mais j'ai besoin de souffler un peu. Donnez-moi encore un petit moment, ça me fait du bien de parler avec vous... Et je pense que ça peut vous faire du bien à vous aussi, je vois que vous êtes tendu. On se relaxe, O.K. ? Tiens, je vais vous amuser, vous savez comment je l'ai connue ?...

PIGNON

Une autre sirène de police retentit off. RALPH se raidit de nouveau. PIGNON enchaîne.

En faisant des photos de mariage, un copain qui épousait sa soeur... Enfin, pas sa soeur à lui, la soeur de ma femme... Ma future femme, je veux dire... Je ne pouvais pas imaginer qu'elle serait ma femme un jour, et vous savez ce que je lui ai dit ?... Je lui ai dit : "si j'étais mon copain, c'est vous que j'aurais épousée !..." gonflé, non ?

PIGNON

Très.

RALPH

Il ferme la valise de PIGNON et va la poser devant la porte

Allez la retrouver, maintenant, elle vous attend.

Je voudrais vous remercier...

PIGNON

Y a pas de quoi. Au-revoir et bonne chance.

RALPH

PIGNON rejoint RALPH près de la porte, ramassant au passage sa sacoche de photographe.

Vous êtes un type bien, peut-être le seul type bien que j'ai rencontré depuis longtemps.

PIGNON

RALPH ouvre la porte pour abréger. Mais PIGNON ne sort pas.

PIGNON

On ne s'est même pas présenté !
(Il tend la main)
François PIGNON.

RALPH

(Il lui serre la main)
Très heureux, au-revoir.

PIGNON

Vous c'est comment ?

RALPH

(faisant un effort pour se contrôler)
Martin... Jean Martin.

PIGNON

C'est pas vrai ! Si je vous disais que le nom de jeune fille de ma femme, c'est Martin ! Louise Martin ! C'est fou, non ! On est peut-être cousins ! Enfin, par alliance, je veux dire ! Bon, c'est vrai qu'il y a beaucoup de Martin en France...

RALPH

(le coupant)
On parlera de tout ça plus tard, d'accord ?

PIGNON

Oui, oui.
(Il lui tend à nouveau la main)
Au-revoir, Jean, je ne sais pas ce que la vie nous réserve, mais j'espère qu'on va se revoir dans des circonstances moins pénibles...

RALPH

D'accord.

Il se détourne de PIGNON pour revenir vers sa chambre, mais PIGNON ne sort toujours pas. Il reste sur le pas de la porte, sa valise à la main, sa sacoche à l'épaule.

PIGNON

Jean...

RALPH s'immobilise. PIGNON enchaîne.

PIGNON

Vous savez ce qui serait formidable ?

RALPH attend la suite, figé. PIGNON referme la porte et s'avance vers lui.

PIGNON

Que vous lui téléphoniez. Si je vais la voir maintenant, comme ça, sans être annoncé, elle ne me recevra pas. Tandis que si vous l'appellez pour lui dire que je me suis suicidé pour elle, elle vous croira et...

RALPH

Il n'en est pas question.

Il passe dans sa chambre et claque la porte de communication au nez de PIGNON.

RALPH et PIGNON restent figés un petit instant de part et d'autre de la porte. Puis PIGNON insiste.

PIGNON

Jean ?

Silence de RALPH. PIGNON enchaîne.

PIGNON

Juste un petit coup de téléphone...

RALPH

Non !

Une sirène de police retentit off. RALPH va rapidement jeter un coup d'oeil à la fenêtre et revient vers la porte. Il prend une chaise et l'appuie contre le battant pour le bloquer.

PIGNON, de l'autre côté, insiste encore.

PIGNON

C'est très peu de chose, ce que je vous demande, et vous aviez promis de m'aider !

RALPH ne répond pas et sort son fusil de sous le lit. La voix de PIGNON revient le titiller.

PIGNON

Qu'est-ce que vous avez de plus urgent à faire que de sauver la vie d'un homme ?

RALPH se tourne vers la porte, le fusil à la main. PIGNON continue à enfoncer le clou.

PIGNON

Si c'est ça votre tendresse et votre chaleur humaine...

RALPH se détourne de la porte et va placer un fauteuil près de la fenêtre. Il s'assoit et, fusil sur les genoux, commence son affût. La voix de PIGNON vient de nouveau lui vriller les nerfs.

PIGNON

Et vous vous étonnerez pas après si je fais une connerie...

PIGNON, espérant une réaction de RALPH, colle son oreille contre le battant.

RALPH, de son côté, a quitté la rue des yeux. Il fixe la porte de communication, visiblement inquiet. A un moment, il n'y tient plus et abandonne son poste pour se diriger sur la pointe des pieds vers la porte. Au passage, il glisse à nouveau son fusil sous le lit et va lui aussi coller son oreille contre le battant.

Les deux hommes retiennent leur souffle un petit instant, s'épiaient l'un l'autre. Puis PIGNON s'écarte silencieusement de la porte, attrape une chaise et la jette de toutes ses forces sur le plancher.

La porte s'ouvre à la volée sur RALPH.

RALPH

C'est quoi, son numéro ?

PIGNON

(Il s'éclaire)

05 95 77 15 31... Vous demandez Madame PIGNON...

RALPH décroche. PIGNON ajoute

PIGNON

... Et vous ne lui dites surtout pas que je suis tiré d'affaire, hein, il faut qu'elle pense que je suis entre la vie et la mort.

RALPH

(au téléphone)

Allô, je voudrais parler à Madame PIGNON... C'est personnel... Ah bon...

il pose sa main sur le récepteur et se tourne vers PIGNON

Elle est sortie...

PIGNON lui arrache le combiné des mains.

PIGNON

Allô, c'est un ami de son mari, à l'appareil, je vous appelle parce qu'il s'est suicidé et qu'il faut qu'elle vienne de toute urgence à l'Hôtel du Palais... Non, il n'est pas mort mais ça ne va pas très fort.

Il raccroche et se tourne, réjoui, vers RALPH

PIGNON

Je suis sûr que c'était WOLF, c'était cette ordure de WOLF.

RALPH

Elle est au manège.

PIGNON

Comment ?

RALPH

C'est ce qu'il vient de me dire, elle est au manège, alors, si vous voulez une explication avec elle, allez la voir au manège et arrêtez d'emmerder tout le monde !

Il entre dans sa chambre et referme la porte de communication, plaçant à nouveau la chaise pour bloquer le battant.

De son côté, PIGNON paraît très surpris par la réponse de RALPH.

PIGNON

Au manège ? Qu'est-ce qu'elle fait au manège ?

RALPH reprend son fusil sous le lit et retourne s'asseoir devant la fenêtre. PIGNON s'avance vers la porte de communication.

PIGNON

Pourquoi au manège, elle a jamais fait de cheval, c'est complètement dingue, cette histoire !

RALPH, le fusil sur les genoux, colle ses mains sur ses oreilles pour ne plus entendre la voix de PIGNON. Mais la voix continue.

PIGNON

C'est lui, c'est ce malade qui la force à monter à cheval alors qu'elle est si fragile ! Il va me la casser, ce salaud ! Du cheval ! Pourquoi pas du saut à l'élastique ! Connard, va !

PIGNON se tait. RALPH décolle ses mains de ses oreilles, plein d'espoir. Mais le silence ne dure pas longtemps. PIGNON va à la porte de communication, hésite un peu, puis frappe contre le battant.

RALPH se tourne vers la porte, braquant son fusil, commençant visiblement à perdre ses nerfs. PIGNON frappe de nouveau.

PIGNON

Est-ce que je peux vous demander un dernier petit service ?

RALPH prend une profonde inspiration et détourne son fusil de la porte. PIGNON enchaîne.

PIGNON

Vous ne pourriez pas faire un saut au manège ? Ca vous prendrait juste quelques minutes...

RALPH fixe la porte, figé. PIGNON insiste encore.

PIGNON

Vous m'entendez ?... Vous êtes là ?... Vous n'êtes pas là ?...

(à lui-même)

Eh bien, où il est passé ?

Il s'éloigne de la porte, perplexe. RALPH prend une profonde inspiration.

PIGNON décroche le téléphone et compose un numéro.

*Le téléphone sonne dans la chambre de RALPH qui se tétanise.
Il regarde l'appareil qui sonne sans discontinuer, puis se lève brusquement et se jette comme un fou sur le combiné.*

RALPH

(au téléphone)

Je n'irai pas au manège, PIGNON, et je ne marcherai plus à vos chantages au suicide, je veux qu'on me foute la paix, c'est clair ?

(il crie)

Qu'on me foute la paix !

Il raccroche violemment. PIGNON raccroche à son tour et reste prostré sur son lit. RALPH aussi reste prostré, reprenant son souffle.

On frappe à la porte de PIGNON qui ne réagit pas. On reffrappe, puis le garçon ouvre la porte, l'air inquiet.

GARÇON

Ah, vous êtes là, j'ai frappé, vous n'avez pas entendu ?

PIGNON ne répond pas. Le garçon cherche RALPH du regard.

GARÇON

Où est-il ?

PIGNON fait un geste vague vers la chambre de RALPH. Le garçon paraît de moins en moins rassuré.

GARÇON

Il a dit qu'il s'occuperait de vous.

PIGNON

(morne)

J'aimerais qu'on me laisse tranquille.

GARÇON

Ca ne va pas ?

PIGNON ne répond pas. Le garçon hésite et sort de la chambre.

Dans la sienne, RALPH paraît avoir un peu récupéré. Il quitte son lit, prend son fusil et va s'asseoir dans son fauteuil. On frappe à sa porte. RALPH sursaute.

RALPH

Qui est là ?

GARÇON

C'est moi, Monsieur.

RALPH glisse rapidement son fusil sous le lit puis il va ouvrir et montre l'écriteau "Ne pas déranger" au garçon.

RALPH

Vous ne savez pas lire ?

GARÇON

Excusez-moi, mais vous dites que vous allez vous occuper de lui et il est tout seul dans sa chambre et il a pas l'air bien du tout.

RALPH

Ne vous inquiétez pas, je le surveille, il va bien.

Pendant cet échange, PIGNON décroche le téléphone et compose un numéro. Le garçon jette un regard pas rassuré vers la porte de communication.

GARÇON

Je ne sais pas s'il va bien, mais là, il m'a fait peur.

RALPH

On se parle tout le temps au téléphone, il vient de m'appeler.

La sonnerie du téléphone l'interrompt. RALPH sursaute et parvient à sourire. Un sourire très forcé.

RALPH

Et c'est encore lui.

(Il va décrocher)

Oui ?

PIGNON

(au téléphone)

Excusez-moi, c'est encore moi, ça va pas du tout.

RALPH

(toujours souriant)

Ah bon ?

Il met sa main sur le récepteur et se tourne vers le garçon

C'est lui, il a une très bonne voix...

PIGNON

C'est la dernière fois que je vous appelle, ne vous inquiétez pas, je n'appellerai plus jamais personne.

RALPH

Mais non, n'hésitez pas à m'appeler, je serai toujours là pour vous.

(au garçon)

Il va de mieux en mieux.

PIGNON

Je vais me foutre par la fenêtre.

RALPH

Oui, eh bien, on va boire un verre et parler de tout ça tranquillement, d'accord ?

PIGNON

Je raccroche et je saute.

GARON

Qu'est-ce qu'il dit ?

RALPH

(Il met sa main sur le récepteur)

Rien, il se confie, il se détend.

(à PIGNON)

Continuez à parler, ça vous fait du bien.

PIGNON

Je vais m'écraser la gueule par terre, tu vas voir si ça me fait du bien.

RALPH

Non, faut pas partir comme ça, on boit un verre d'abord, O.K. ?

GARÇON

Laissez-le partir, s'il a envie de partir.

PIGNON

Vous boirez un verre tout seul, parce que moi, dans cinq secondes, ma tête va exploser sur le trottoir et j'aurai sûrement plus envie de boire... Adieu, Jean, et merci pour tout.

RALPH

(enjoué)

J'arrive, à tout de suite.

PIGNON raccroche. RALPH l'imité et se tourne vers le garçon avec le même sourire forcé.

RALPH

Ca l'aide bien, ces coups de téléphone.

Dans sa chambre, PIGNON enjambe la rambarde de la fenêtre et passe sur la corniche. RALPH va ouvrir la porte au garçon, qui paraît rassuré.

GARÇON

Tant que vous gardez le contact avec lui...

RALPH

Absolument.

GARCON

C'est qu'on a besoin de parler quand on est dans cet état...

RALPH

(Il le pousse dehors)
C'est ça, à tout à l'heure.

Il referme la porte sur le garçon et se précipite vers la porte de communication au moment où PIGNON disparaît du cadre de la fenêtre.
RALPH ouvre la porte et se fige en découvrant la chambre vide.

RALPH

(Il appelle)
PIGNON !

Il bondit vers la fenêtre. PIGNON, qui a fait le tour par la corniche, apparaît à la fenêtre de la chambre de RALPH.

PIGNON

Elle apprendra la nouvelle de ma mort sur son cheval.

RALPH se tourne vers PIGNON, affolé.

RALPH

Mais qu'est-ce que vous faite là, vous êtes malade ou quoi !

Il commence à s'avancer lentement vers la fenêtre. PIGNON l'arrête.

PIGNON

N'approchez pas ou je saute.

RALPH

(Il se fige)
Faites pas le con, PIGNON, on vous regarde, la rue est pleine de flics.

PIGNON

Je ne vous demandais pas grand chose, et vous m'avez jeté, eh bien, c'est moi qui vais me jeter, maintenant !

RALPH

O.K., d'accord, je vais aller au manège, mais ne restez pas sur cette corniche !

PIGNON

(Il s'éclaire)
C'est vrai, vous allez le faire ? Ah merci, je savais que je pouvais compter sur...

*PIGNON perd brusquement son appui sur la corniche et disparaît de la fenêtre en bas de cadre.
RALPH se précipite.*

RALPH

PIGNON !...

PIGNON

(terrorisé et invisible)
Je glisse !... Je glisse !...

RALPH enjambe la rambarde et passe à son tour sur la corniche.

RALPH

Prenez appui sur la gouttière !... Vos pieds ! Sur la gouttière !...

Il s'accroche d'une main à la rambarde et tend l'autre à PIGNON qu'on ne voit toujours pas.

RALPH

Ca va, je vous tiens !...

RALPH tire dans un effort surhumain PIGNON vers la fenêtre. Il parvient à le hisser jusqu'à la rambarde. PIGNON s'écroule dans la chambre.

RALPH, toujours sur la corniche, exténué, reprend difficilement son souffle. PIGNON se met à genoux, vidé lui aussi.

PIGNON

Je vous en donne du souci.

RALPH

(atone)
Croyez-vous.

PIGNON

Vous m'avez sauvé la vie et je ne l'oublierai jamais.

Il se redresse, prenant appui sur la manivelle du store qui s'effondre brutalement sur RALPH. On entend un cri off, puis plus rien.

PIGNON

(horrifié)
Oh mon Dieu, je l'ai tué !...

Il s'énerve sur la manivelle

PIGNON

Mais qu'est-ce que c'est que ce truc !

Il bondit vers le téléphone

La réception !

Il compose un numéro

Occupé, mais quel hôtel de merde !...

RALPH apparaît à l'autre fenêtre, celle de la chambre de PIGNON. Il est toujours sur la corniche et a l'air complètement sonné. Il bascule avec fracas dans la chambre de PIGNON. PIGNON, qui tentait de nouveau d'appeler la réception, raccroche et court vers RALPH.

PIGNON

Ah, vous voilà, ce que j'ai eu peur, j'ai cru que vous étiez tombé du cinquième !

RALPH, allongé par terre, ne réagit pas. PIGNON se penche vers lui.

PIGNON

Ca va ?... Vous êtes blessé ?

Pas de réaction de RALPH. PIGNON, paniqué, décroche à nouveau le téléphone et compose un numéro.

PIGNON

(Il raccroche)
Merde !

Il se précipite vers la porte de la chambre.

PIGNON

(à RALPH)
Je descends à la réception demander un médecin, je reviens !

Il ouvre la porte et se cogne à WOLF, un homme d'une quarantaine d'années, costaud, l'air nerveux, portant une serviette de médecin.

PIGNON

Pardon !
(geste vers RALPH)
Il est blessé, je vais chercher un médecin.

WOLF

Je suis médecin.

PIGNON

Oh Docteur, quelle chance, entrez.

WOLF s'avance vers RALPH et lui prend le pouls.

WOLF

Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

PIGNON

Il était sur la corniche et il a reçu le store sur la tête... Heureusement que vous passiez par là !

WOLF

Je ne passais pas par là, on m'a appelé tout à l'heure à la clinique pour me dire que PIGNON (*geste vers RALPH*) s'était suicidé.

PIGNON

(*d'une voix blanche*)

Vous êtes le docteur WOLF ?

WOLF

Il vous a parlé de moi ? Je ne sais pas ce qu'il a pu vous raconter mais je peux vous dire que j'aurais plus envie de lui mettre mon poing dans la figure que de le soigner, celui-là ! Aidez-moi.

WOLF attrape RALPH sous les aisselles. PIGNON répète de la même voix blanche.

PIGNON

Vous êtes le docteur WOLF.

WOLF

Oui, je suis le docteur WOLF et je voudrais allonger cet abruti sur son lit, vous pouvez m'aider ?

PIGNON aide WOLF à porter RALPH sur le lit.

PIGNON

Vous lui prenez sa femme et en plus, vous voulez le frapper !

WOLF

Ca fait des mois qu'il nous pourrit la vie, ce type ! Il ne veut pas admettre qu'elle ne l'aime plus. Je vis avec elle, on est très heureux et il ne veut pas le comprendre !

Il examine RALPH

Apparemment, il n'a rien de cassé, les réflexes sont intacts, la respiration normale... Si vous êtes un ami à lui, dites-lui de nous foutre la paix. Elle a vécu huit ans avec lui, c'était sinistre, la page est tournée, au-revoir.

PIGNON

C'est elle qui dit que c'était sinistre ?

WOLF sort une seringue de sa serviette.

WOLF

Vous n'imaginez pas ce qu'elle s'est emmerdée...

(*geste vers RALPH*)

Non mais, regardez-le, on voit tout de suite à qui on a affaire, non ? D'accord, c'est un peu mon métier de déceler le caractère des gens dans les traits de leur visage, mais là, même un profane ne s'y tromperait pas ! Vous avez vu ce nez mou, ce menton fuyant, ces oreilles ! Une belle tête de raté, non ?

PIGNON

C'est pas un raté du tout, c'est un très bon photographe.

WOLF casse une ampoule et se met à siphonner le liquide avec la seringue.

WOLF

C'est ça, oui, un petit photographe merdique qui fait les chiens écrasés dans une agence de presse merdique.

Il retrousse la manche de RALPH et lui fait une piqûre.

PIGNON

Qu'est-ce que vous lui faites là ?

WOLF

Un tranquillisant.

PIGNON

Pourquoi faire ?

WOLF

Pour lui retirer un peu de son agressivité.

PIGNON

Quelle agressivité ? Il n'est pas agressif du tout !

WOLF

Un suicidaire est un homme agressif envers lui-même, il faut donc avant tout le calmer.

Il range la seringue dans sa serviette

Voilà, il va être légèrement somnolent dans les heures qui viennent, mais ça lui ôtera l'envie de commettre d'autres attentats.

PIGNON

Mais vous n'avez pas le droit de l'endormir, enfin ! Qu'est-ce que ça veut dire, ces procédés !

WOLF

Je ne l'endors pas, je l'apaise. J'aurais mis une dose un peu moins forte s'il avait eu quelque chose d'important à faire dans l'après-midi, mais ce n'est sûrement pas le cas.

PIGNON

(outré)

Mais qu'est-ce que vous en savez ?

WOLF

Il y a déjà trois cents photographes devant le Palais de Justice, un de plus, un de moins.

Il referme sa serviette et sourit à PIGNON

Je me suis ouvert à vous parce que je vous trouve sympathique.
(Il tend la main à PIGNON qui la serre machinalement)
Si vous pouviez le convaincre de prendre le prochain train pour Paris, ça arrangerait tout le monde.

Il sort une carte de visite de sa poche

Voilà mon numéro de portable au cas où il recommencerait ses bêtises. Je compte sur vous, merci.

WOLF sort. PIGNON s'assoit sur le lit, à côté de RALPH.

PIGNON

(incrédule)
Oh le salaud.

Bouleversé par ce qu'il vient d'entendre, il s'allonge à côté de RALPH. Les deux hommes restent couchés côte à côte un petit instant, puis RALPH commence à se réveiller. Il se redresse difficilement sur un coude et jette un regard totalement embrumé à PIGNON.

RALPH

Qui ?... Qui êtes-vous ?

PIGNON

François PIGNON, votre voisin de chambre, vous avez eu un choc tout à l'heure, mais on vous a soigné et il faut vous reposer un peu. Vous pouvez dormir ici si vous voulez, ça ne me dérange pas, au contraire.

RALPH bascule sur l'épaule de PIGNON qui lui caresse gentiment la tête.

PIGNON

C'est ça, détendez-vous, vous êtes avec un ami, parce qu'après ce que vous avez fait pour moi, on est amis à la vie à la mort.

RALPH s'est endormi sur l'épaule de PIGNON qui se tait un petit instant, puis enchaîne avec une révolte croissante.

PIGNON

Je ne suis pas un photographe merdique et je ne fais pas les chiens écrasés. J'ai fait le voyage du Pape en Uruguay, c'est un chien écrasé, le Pape ?... Elle n'a pas eu une vie sinistre, c'est pas vrai, je l'ai aimée comme personne ne l'a jamais aimée... Mon Dieu, comme je l'ai aimée...

RALPH reprend un peu ses esprits et s'écarte légèrement de PIGNON. Il s'exclame avec une horreur encore un peu pâteuse.

RALPH

PIGNON !

PIGNON ramène la tête de RALPH sur son épaule.

PIGNON

(tendrement)

Oui, Jean, c'est moi, votre ami PIGNON, reposez-vous, je vous dis, je reste près de vous, je ne vous abandonnerai pas.

RALPH est trop affaibli pour résister. PIGNON enchaîne rêveusement.

PIGNON

Je me souviens, on était allongés, elle et moi, comme ça, le dimanche matin et je lui disais : "aujourd'hui, on ne fait rien, on reste au lit comme des gros paresseux, et je nous faisais un petit plateau-repas avec ce qui restait dans le frigidaire et on regardait la télé toute la journée, et à l'époque, je ne me rendais pas compte que c'était le bonheur... Et elle non plus d'ailleurs, puisqu'elle est partie... Et aujourd'hui, je donnerais ma vie pour retrouver ces moments intenses...

Il caresse la tête de RALPH.

PIGNON

Ma petite Louise, mon chaton, ma pupuce, mon tout petit, petit chéri...

On frappe à la porte.

PIGNON

(toujours rêveusement)

Oui ?

Le garçon entre et se fige en découvrant la nouvelle intimité de RALPH et de PIGNON.

GARÇON

Oh pardon.

PIGNON

Il se repose, il ne faut plus nous déranger, maintenant.

GARÇON

Je venais juste aux nouvelles, mais je n'imaginais pas que...

RALPH s'agite dans son sommeil. PIGNON fait signe au garçon de se taire.

PIGNON

Chut !

Il montre la porte au garçon qui sort, visiblement perplexe. PIGNON se tourne vers RALPH.

PIGNON

C'est drôle, c'est la première fois que je me sens un peu moins mal depuis qu'elle est partie. Pendant des mois, je ne voulais voir personne, je gardais ma souffrance pour moi tout seul, je me rends compte maintenant que j'avais tort. De vous avoir comme ça à côté de moi, même un peu endormi, me... comment dire ?... M'apaise, c'est ça, m'apaise. Vous avez une présence rassurante.

Une sirène de police retentit off. RALPH sursaute et tombe du lit. PIGNON se penche vers lui, inquiet.

PIGNON

Vous vous êtes fait mal ?

RALPH se redresse difficilement. PIGNON l'aide.

PIGNON

Vous devriez rester couché, vous n'êtes pas encore bien solide.

RALPH

(très embrumé)
Il est arrivé ?

PIGNON

Qui ça ?

RALPH part en titubant vers la fenêtre.

RALPH

Où est le Palais de Justice ?
(Il s'énerve)
Où est le Palais de Justice !

PIGNON

Non, là, vous êtes sur la cour, dans ma chambre, le Palais de Justice, c'est de l'autre côté.

RALPH fait demi-tour vers la porte de communication mais est obligé de se tenir à un fauteuil pour ne pas tomber.

RALPH

Je... j'ai la tête qui tourne.

PIGNON

C'est l'autre abruti qui vous a fait une piqûre, mais dans quelques heures, vous serez sur pied.

RALPH

Une piqûre ?... Qui m'a fait une piqûre ?

PIGNON

Cette ordure de WOLF, bien sûr, j'ai essayé de l'arrêter, mais...

RALPH

(Il le coupe)

Qu'est-ce qu'il m'a injecté ?

PIGNON

Un tranquillisant, et il a mis le paquet, le salaud, normalement, vous devriez être dans les vapes jusqu'à demain matin.

RALPH

(Il regarde sa montre)

Quelle heure est-il ? Je ne vois rien, quelle heure est-il, bordel !

PIGNON

Trois heures et quart... Vous ne tenez pas debout, allongez-vous encore un peu...

RALPH parvient à lâcher le fauteuil et vacille jusqu'à la porte de communication. Il s'immobilise dans l'encadrement de la porte, désespéré.

RALPH

Où est le Palais de Justice, putain de merde, je ne vois plus rien !

PIGNON

Non, c'est parce que le store est baissé, vous ne pouvez pas le voir, même dans votre état normal.

RALPH trébuche vers le téléphone et tente de composer un numéro, mais il a du mal à voir les chiffres du cadran. Il se tourne vers PIGNON, exaspéré.

RALPH

Appelez la réception, qu'on me répare cette saloperie de store !... Et demandez-moi du café très fort, beaucoup de café !

PIGNON

Il prend le téléphone

Je veux bien, mais c'est jamais libre... Ah si, tiens, on a de la chance... La réception ?... Eh ben, dites-donc, c'est pas facile de vous avoir, hein... Oui, je comprends que vous soyez débordé, mais...

RALPH

(Il hurle)

Le store !

PIGNON sursaute et enchaîne précipitamment au téléphone.

PIGNON

... Il faut venir réparer le store de la chambre et nous apporter du café très fort, beaucoup de café.
(Il raccroche)

C'est parti.

RALPH s'assoit sur le lit, toujours embrumé.

Appelez-le.

RALPH

Qui ça ?

PIGNON

RALPH
Le con qui m'a fait cette piqûre, il faut qu'il me remette sur pied tout de suite.

PIGNON sort la carte de WOLF de sa poche.

PIGNON
Il m'a laissé son numéro de portable, espérons que je vais pouvoir le joindre.

Il compose un numéro

Docteur WOLF ?... Je vous appelle de la part du Monsieur que vous avez piqué tout à l'heure... Eh bien, il n'est pas content du tout, il ne tient plus debout, il ne voit plus rien... Je lui ai dit que ça allait passer dans quelques heures mais...

RALPH arrache le téléphone des mains de PIGNON.

RALPH
Ecoute-moi, enfoiré de merde, je te donne cinq minutes pour me remettre d'aplomb ou je vais foutre le feu à ta putain de clinique, c'est clair ?

Il raccroche. PIGNON le regarde avec admiration.

PIGNON
Vous savez lui parler, vous !
(Il a un petit rire)
Et il s' imagine que c'est moi, en plus, ça a du le surprendre.

RALPH dodeline de la tête, repris par le sommeil. PIGNON s'assoit à côté de lui et lui passe le bras autour des épaules pour l'empêcher de basculer. On frappe à la porte.

PIGNON
Oui ?

Le garçon entre avec un plateau chargé d'une cafetière et de deux tasses. Il pose le plateau devant PIGNON et RALPH.

GARÇON
Et un café très fort.

Il va vers le store et se met à bricoler la manivelle.

GARÇON

Je vous avais prévenu, il fallait pas y toucher à celui-là.

Il remonte le store et pose son tournevis sur la table de chevet.

GARÇON

Je vous laisse le tournevis, c'est tout simple comme réparation.

PIGNON

Merci.

Il sert du café à RALPH et l'aide à porter la tasse à ses lèvres.

PIGNON

Doucement... Voila... C'est pas trop chaud ?

Le garçon, qui observe les deux hommes avec une perplexité croissante, demande.

GARÇON

Ces Messieurs dîneront dans la chambre ?

PIGNON

On verra. Merci. Au-revoir.

Le garçon sort. PIGNON essuie avec son mouchoir le menton de RALPH qui a tendance à baver un peu.

PIGNON

Je suis désolé, c'est un peu à cause de moi que vous êtes dans cet état... J'espère qu'il va arriver vite, l'autre abruti... A propos, vous m'avez dit que vous aviez un travail à faire cet après-midi, je pourrais peut-être vous aider.

RALPH fait non de la tête. PIGNON insiste.

PIGNON

Mais si, ça me ferait plaisir, c'est quoi votre spécialité ?

RALPH se laisse aller sur le lit et ferme les yeux. PIGNON lui met un oreiller sous la tête.

PIGNON

Oui, excusez-moi, je vous embête avec mes questions, reposez-vous.

Il se lève et fait quelques pas dans la pièce, pensif.

PIGNON

C'est bizarre, ce salaud m'a dit des choses terribles sur moi tout à l'heure et ça m'a plutôt fait du bien. Avant, j'étais désespéré, maintenant, je suis en colère. Je n'ai plus envie de mourir, j'ai envie de me battre.

RALPH se redresse légèrement et pointe son doigt vers la cafetière.

RALPH

Café.

PIGNON lui sert une tasse et l'aide à boire.

PIGNON

Je vais leur montrer que je ne suis pas un raté et elle va comprendre qu'elle a eu tort de me quitter et elle reviendra.

RALPH

Quelle heure est-il ?

PIGNON

Trois heures vingt .

RALPH

Qu'est-ce qu'il fout, Bon Dieu !

PIGNON

Laissez-lui le temps d'arriver, ça fait à peine cinq minutes qu'on l'a appelé... Et faut espérer que l'autre ne se pointe pas au Palais de Justice maintenant, parce que tout sera bloqué...

Il va jeter un coup d'oeil par la fenêtre

Oui, ça bouge beaucoup, en bas, il doit pas être loin.

RALPH

(désespéré)

Ca me fait rien du tout, ce café, pourquoi il m'a fait une piqûre, cet abruti !

PIGNON

Parce que c'est un abruti.

Il jette un nouveau coup d'oeil par la fenêtre et se tourne vers RALPH

Dites donc, vous êtes drôlement bien placé ici, toute la rue en enfilade et le Palais de Justice en face, si vous étiez photographe, avec un bon téléobjectif, vous ne pourriez pas le louper... Ah oui, c'est génial, ça !

Il part rapidement vers sa chambre, ramasse sa sacoche de photographie et revient dans la chambre de RALPH, réjoui.

PIGNON

Quand je vous disais que je reprenais goût à la vie, j'ai envie de bosser, c'est formidable, non !

Il sort un trépied de son sac et commence à installer son matériel devant la fenêtre. RALPH le regarde, incrédule.

RALPH

Qu'est-ce que vous faites ?

PIGNON

Si le fourgon arrive maintenant, ça vous ennuie que je shoote un petit coup, juste quelques photos, ça prendra deux minutes !

RALPH se remet sur pied difficilement. Il a l'air dangereux.

RALPH

Enlevez-moi ça de ma fenêtre.

PIGNON, réjoui, tourne l'appareil photo vers RALPH, met sur pause et court vers le tueur. Il prend RALPH par l'épaule, le flash se déclenche.

PIGNON

Et voilà ! Souvenir !

Il lâche RALPH qui, déséquilibré, retombe sur le lit, revient vers l'appareil photo et en sort le cliché.

PIGNON

Aussitôt faite, aussitôt tirée !... Et, mais c'est que vous n'êtes pas mal du tout, là-dessus, mais oui, vous prenez vachement bien la lumière, dites donc ! Allez, on la double !

RALPH

Donnez-moi cette photo, PIGNON.

On frappe à la porte de la chambre de PIGNON qui met la photo dans sa poche.

PIGNON

Ca doit être l'abruti, bougez pas, je vous l'amène.

Il passe rapidement dans la chambre à côté et ouvre la porte. C'est Louise. Elle est en tenue de cheval, elle a une trentaine d'années, elle est séduisante mais visiblement contrariée. PIGNON s'illumine.

PIGNON

Louise, mon amour, tu es venue...

LOUISE

Je suis venue parce qu'Edgar m'a téléphoné au manège pour me dire que tu menaçais de foutre le feu à la clinique.

PIGNON

Non, non, je n'ai menacé personne, attends, je vais t'expliquer...

Il va rapidement à la porte de communication et s'adresse à RALPH, toujours affalé sur le lit.

PIGNON

C'est ma femme, mais ne vous inquiétez pas, dès qu'il arrive, je vous l'envoie.

RALPH reste prostré sur le lit. PIGNON referme la porte et revient vers Louise, mais s'arrête brusquement.

PIGNON

Une seconde, chérie...

Il repart vers la porte de communication et entre chez RALPH. Il le prend par le bras, l'obligeant à se lever. RALPH se laisse faire, trop engourdi pour réagir. PIGNON l'amène jusqu'à la fenêtre et l'assoit dans le fauteuil.

PIGNON

Si le fourgon arrive, appelez-moi, ça serait con de le rater.. A tout de suite.

RALPH le regarde, hébété. PIGNON retourne dans sa chambre et referme la porte de communication.

PIGNON

C'est mon voisin de chambre, il m'a sauvé la vie, on est devenus très copains tous les deux.

LOUISE

François, il faut me laisser tranquille, maintenant.

PIGNON

Mais je te laisse tranquille, reconnais que je ne t'ai pas beaucoup embêtée, ces trois derniers mois.

LOUISE

Peut-être, mais tu t'es bien rattrapé, aujourd'hui. D'abord, tu m'appelles pour m'annoncer que tu vas te suicider, puis tu fais téléphoner à Edgar pour lui dire que tu es presque mort, tu affoles tout le monde et je te retrouve en pleine forme, tu n'as pas honte de te conduire comme ça !

Dans l'autre chambre, RALPH se lève péniblement de son fauteuil et repousse sur le côté le trépied et l'appareil de photos. Puis il s'agenouille pour attraper son fusil sous le lit. De son côté, PIGNON tente de se justifier.

PIGNON

Je me suis pendu avec la cordelette du rideau à un tuyau de la salle de bains, si le tuyau n'avait pas pété, tu serais à la morgue, en ce moment.

LOUISE

Arrête, c'est n'importe quoi.

PIGNON

C'est n'importe quoi ? Attends, tu vas voir !

Il repart vers la porte de communication où moment où RALPH a récupéré son fusil. PIGNON frappe à la porte pour le principe et n'attend pas de réponse pour entrer chez RALPH qui n'a que le temps de repousser le fusil sous le lit.

PIGNON

Je vous dérange encore, mais elle veut pas me croire !

(à Louise)

Il est témoin, demande lui dans quel état j'étais tout à l'heure ! Allez, vas-y, demande-lui !

LOUISE

D'accord, je te crois, tu t'es pendu et tu t'es raté, et maintenant il faut arrêter ces bêtises.

PIGNON

(à RALPH)

Vous entendez ça, "des bêtises", une femme pour qui j'ai voulu mourir !

RALPH, qui a du mal à tenir debout, se rassoit sur le lit, l'air perdu. Louise prend le ciel à témoin.

LOUISE

Il ne veut pas comprendre.

(à RALPH)

Si vous êtes son ami, dites-lui de s'en aller, il n'a rien à faire ici, je vous en prie, dites-lui de s'en aller.

RALPH

(sans hésiter)

Allez-vous en.

PIGNON

Arrête, c'est pas bien, Louise, tu lui forces la main, il ne veut pas que je m'en aille, lui.

(à RALPH)

Hein, que vous voulez pas que je m'en aille ?

(à Louise)

Il y a des gens qui m'apprécient, tu sais, tout le monde n'a pas envie de se débarrasser de moi !

LOUISE

(à RALPH)

Dites-lui que la page est tournée, je lui ai fait de la peine en le quittant, mais je ne pouvais pas faire autrement, je n'étais pas heureuse avec lui.

PIGNON

Dites-lui que je vais la rendre heureuse, maintenant, plus heureuse qu'elle n'a jamais été.

LOUISE

(à RALPH)

J'ai fait une dépression en vivant avec lui, une dépression, vous comprenez ?

RALPH

(cri du cœur)

Ah, très bien, oui !

PIGNON

C'est parce que j'étais jamais là qu'elle a fait une dépression.

LOUISE

(à RALPH)

Non, c'est quand il était là que j'étais déprimée.

RALPH a visiblement du mal à suivre cet échange. PIGNON paraît réellement attristé par le dernier argument de Louise.

PIGNON

Ca, c'est pas gentil, alors.

(à RALPH)

Vous avez entendu ce qu'elle m'a dit, là ? Vous trouvez ça bien ? JE viens de me tuer pour elle, j'ai touché le fond du désespoir et elle m'enfoncé un peu plus. Dites-lui que c'est pas pas bien.

LOUISE

(à PIGNON)

On l'embête avec nos histoires.

PIGNON

Mais non, c'est un ami.

(à RALPH)

Dites-lui que c'est pas bien.

RALPH, qui n'en peut plus, articule avec difficulté.

RALPH

Je veux qu'on me foute la paix.

PIGNON

Oui, on va vous foutre la paix.

(à Louise)

Tu vois, tu l'énerves !

(à RALPH)

Détendez-vous, je suis là !

RALPH

(toujours difficilement)

Pourquoi il n'arrive pas, l'autre con !

PIGNON

(à Louise)

C'est ton psychiatre, l'autre con. Là-dessus, tout le monde est d'accord.

LOUISE

Je n'ai aucune raison d'entendre ça.

Elle s'éloigne vers la porte. Il l'arrête.

PIGNON

Tu m'as quitté parce que j'étais un raté, un petit photographe merdique qui faisait les chiens écrasés dans une agence de presse merdique.

LOUISE

(gênée)

Non, c'est pas pour ça que...

Elle passe dans l'autre chambre. PIGNON la rattrape et la prend par le bras, l'obligeant à revenir devant RALPH.

PIGNON

Il était là, il a tout entendu. Ton copain m'a balancé ça à la figure !...

LOUISE

Lâche-moi, tu me fais mal...

PIGNON

(Il la lâche)

Et il n'a rien inventé, il s'est seulement servi de ce que tu lui as raconté sur son divan, les rares fois où il était dans son fauteuil !

LOUISE

(avec lassitude)

J'ai eu tort de venir ici.

PIGNON

Tu as eu tort de me quitter, parce que je t'aime et que tu m'aimes.

Une sirène de police retentit off. PIGNON va vers la fenêtre, replace rapidement son appareil photo et prend un cliché.

RALPH se redresse, hagard.

RALPH

C'est lui ?

PIGNON

Non, non, j'ai photographié un pigeon, ça peut être marrant comme photo, tous les flics en bas et le pigeon qui les regarde...

RALPH se relève, chancelant mais menaçant.

RALPH

Enlevez-moi ce putain d'appareil et foutez le camp !

Il retombe sur son lit. PIGNON le rassure.

PIGNON

Oui, oui, je m'en vais !

(à Louise)

C'est à cause de ton psychiatre qu'il est dans cet état, en temps normal, c'est quelqu'un de très cool.

Il repart vers la porte de communication, suivi par Louise. Il se tourne vers RALPH et lui sourit.

PIGNON

Ne vous inquiétez pas, je reviens.

PIGNON et Louise passent dans l'autre chambre. PIGNON referme la porte, Louise dit sèchement.

LOUISE

Je vais m'en aller, François, et il ne faut plus chercher à me revoir.

PIGNON

Attends une seconde !...

Il va fouiller dans sa valise.

Dans la chambre à côté, on frappe à la porte. RALPH se fige.

RALPH

Qui est là ?

Voix d'homme (off)

Police !

RALPH se lève, le visage durci et se dirige vers la porte. Il ouvre à un flic en civil.

FLIC

On nous a signalé qu'il y avait un type dans cette chambre qui faisait le con sur la corniche.

Dans sa chambre, PIGNON a sorti de sa valise un dossier. Il le tend à Louise.

PIGNON

Tu vas avoir une surprise, chérie.

RALPH, de son côté, tente de sourire au flic.

RALPH

Ah oui, c'était moi...

(geste vers l'appareil de photo de PIGNON)

Je suis photographe et je suis passé sur la corniche pour trouver un bon angle, et puis je suis remonté parce que... C'est pas mieux de la corniche... Et c'est dangereux, en plus...

FLIC

(très méfiant)

Montrez-moi vos papiers... et votre carte de presse.

RALPH

Ils sont dans ma veste, bougez pas.

Il se dirige vers la penderie.

Dans la chambre de PIGNON, Louise a ouvert le dossier. PIGNON explique.

PIGNON

Ce sont les photos de notre pavillon, j'ai fait faire des travaux pendant ton absence.

LOUISE

C'est bien ce que je disais, tu n'as rien compris.

Elle remet les photos dans le dossier et va le replacer dans la valise.

Dans sa chambre, RALPH fouille dans sa veste.

RALPH

Eh ben, où ils sont ?... Merde, alors, j'espère qu'ils ne sont pas tombés sur la corniche... Ca vous ennuie de jeter un coup d'oeil ?

Le flic se penche par la fenêtre. RALPH, avec une rapidité surprenante, bondit sur la manivelle du store. Le store retombe, assommant le flic.

Chez PIGNON, Louise traverse la chambre pour s'en aller. PIGNON l'arrête.

PIGNON

Si, au contraire, j'ai tout compris, regarde-moi, je ne pleurniche plus, je ne me prends plus pour une victime.

il fait un geste vers la porte de communication

Et c'est grâce à lui. Je ne sais pas pourquoi mais il m'a redonné goût à la vie.

De son côté, RALPH s'est emparé du tournevis du garçon d'étage et remonte le store. Le flic, libéré, s'écroule dans la chambre, inconscient.

PIGNON, dans sa chambre, enchaîne.

PIGNON

C'est pourtant pas quelqu'un d'expansif, il est même plutôt taciturne, mais il se dégage de lui quelque chose de tellement humain, de tellement chaleureux, que ça m'a transformé...

Pendant ce dialogue, RALPH a attrapé le flic par les pieds et le tire vers la penderie.

PIGNON enchaîne encore.

PIGNON

Alors tu vas quitter ce gros con satisfait qui n'a rien trouvé de mieux que de te faire faire du cheval, et on va vivre de nouveau ensemble, et je te rendrai follement heureuse.

LOUISE

(cri du cœur)

Tu ne peux pas savoir ce que je me suis ennuyée avec toi !

PIGNON

(sincèrement surpris)

Ennuyée ? Avec moi ?

LOUISE

Ah, tu ne peux pas savoir.

Dans sa chambre, RALPH est parvenu à entasser le flic dans la penderie. Il referme la porte et s'assoit sur son lit, à bout de souffle.

PIGNON, de son côté, est toujours aussi surpris par l'aveu de Louise.

PIGNON

Alors là, tu m'étonnes, tous les gens que je rencontre me disent : "Au moins, on s'ennuie pas avec vous".

(geste vers la chambre de RALPH)

Tiens, demande-lui, on se connaît depuis une heure et je suis sûr qu'il ne s'est pas ennuyé une seconde

On frappe à la porte.

PIGNON

Bouge pas, ça doit être ton clown.

Il ouvre à un WOLF plus nerveux que jamais.

WOLF

Ca va durer encore longtemps ce cirque !

(Il aperçoit Louise)

Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

RALPH, dans sa chambre, a entendu l'arrivée de WOLF, il s'avance vers la porte de communication, mais la porte coulissante de la penderie se met à glisser lentement. RALPH attrape son fusil sous le lit et d'un coup de crosse, assomme le flic qu'on ne voit pas, et qui s'écroule de nouveau dans la penderie.

Chez PIGNON, WOLF cherche RALPH du regard.

WOLF

Où est ton mari ?

LOUISE

(surprise)
Mon mari ?

WOLF

Oui, ce crétin qui fait du scandale parce que j'ai eu la faiblesse de le soigner.
(à PIGNON)
Où est-il ?

*Dans sa chambre, RALPH repousse le flic dans la penderie et coince la porte coulissante avec le petit bloc-notes posé près du téléphone.
Louise regarde WOLF, l'oeil rond.*

LOUISE

Mais qu'est-ce qu'il t'arrive, Edgar ?

PIGNON

Qu'est-ce que je te disais ? Un clown !

WOLF

(surpris)
Pourquoi tutoyez-vous ma femme ?

LOUISE

Mais enfin, Edgar, tu es malade ou quoi ?

PIGNON

Je comprends que ça te surprenne, mais attends la suite, tu vas voir à quel point ce type est ridicule.

*De son côté, RALPH qui en a fini avec le flic, remet son fusil sous le lit et repart vers la porte de communication. Mais il s'aperçoit que dans l'action, le flic a perdu une chaussure.
Il la ramasse, rouvre la penderie, y jette la chaussure. Le flic lui tombe dans les bras.
Dans l'autre chambre, WOLF s'avance vers PIGNON, menaçant.*

WOLF

Mais de quel droit tutoyez-vous ma femme ?

PIGNON

Parce que c'est la mienne !
(à Louise)
Il est pittoresque, ton mec.

LOUISE

(à WOLF)
Tu dis que tu l'as soigné et tu ne le reconnais pas, tu ne tournes pas rond ou quoi ?

WOLF

Enfin, bordel de merde, j'ai piqué tout à l'heure un type qui avait reçu un store sur la tête et qui s'appelait François PIGNON !

PIGNON

C'est moi, François PIGNON. Vous avez piqué quelqu'un d'autre.

(à Louise)

J'ai déjà vu des médecins qui loupaient la veine, mais qui se trompaient de bonhomme, ça, jamais !

WOLF

Mais pourquoi vous ne me l'avez pas dit, Bon Dieu

Dans sa chambre, RALPH est parvenu à remettre le flic dans le placard. Il rebloque la porte de la penderie.

PIGNON

J'ai pas eu le temps.

(à Louise)

Il pique sans prévenir, il est plus dangereux qu'une guêpe, ton copain.

WOLF

(furieux)

Mais je vais lui casser la gueule, à ce con !

Il s'avance vers PIGNON, très menaçant. Louise crie.

LOUISE

Edgar !

La porte de communication s'ouvre à la volée sur RALPH.

RALPH

Il est arrivé, cet enfoiré !

PIGNON

(s'écartant de WOLF)

Il est là, et il veut me frapper en plus.

(à WOLF)

Regardez dans quel état vous l'avez mis, ce pauvre homme.

(à Louise)

Et ça se dit médecin, quelle honte !

WOLF attrape PIGNON par le devant de son polo.

WOLF

Vous allez la fermer, oui !

LOUISE

(Elle crie)

Edgar !

La main de RALPH s'abat sur l'épaule de WOLF avec une force surprenante, l'obligeant à se retourner.

RALPH

Vous allez vous occuper de moi tout de suite, Docteur.

WOLF

(impressionné)

D'accord, d'accord, ne nous énervons pas... asseyez-vous.

RALPH s'assoit sur le lit. WOLF sort de sa serviette un petit marteau pour mesurer les réflexes.

WOLF

(geste vers PIGNON)

C'est de sa faute si je vous ai piqué, il m'a dit que c'était vous, PIGNON.

PIGNON

(à RALPH)

Et moi, il m'a dit que vous aviez un menton fuyant, un nez mou et une tête de raté.

WOLF

(Il se tourne vers PIGNON, furieux)

Mais c'est parce que vous avez laissé s'installer le malentendu, abruti !

RALPH retourne WOLF vers lui avec la même violence.

RALPH

Je suis pressé, Docteur.

LOUISE

Oui, soigne-le vite, et allons-nous en, je n'aime pas quand tu es nerveux comme ça.

PIGNON

C'est lui qui devrait prendre un calmant.

WOLF

(à Louise)

Mais dis-lui de se taire, bon Dieu !

Il revient rapidement à RALPH dont il sent le regard menaçant

Croisez les jambes.

RALPH croise les jambes, WOLF lui donne un petit coup de marteau sur le genou, la jambe de RALPH reste morte.

WOLF

Oui, ça pourrait être mieux.

PIGNON

C'est dingue, ce type qui me pique d'abord ma femme puis qui pique mon ami !

LOUISE

Arrête, François.

WOLF fusille PIGNON du regard puis revient à RALPH.

WOLF

L'effet du calmant devrait se dissiper assez vite, ça ne peut vous gêner pour l'instant que dans les travaux de précision ou qui demande des réflexes rapides. Vous avez quelque chose de précis à faire dans les prochaines heures ?

RALPH

Oui.

WOLF

Si vous pouviez me dire de quoi il s'agit, je serais mieux à même d'intervenir.

RALPH

Vous m'avez endormi, je vous demande de me réveiller, c'est tout.

PIGNON

Je t'aime, Louise.

WOLF

(de nouveau furieux, à Louise)

Va m'attendre en bas.

PIGNON

Ne parlez pas comme ça à ma femme, c'est pas votre chien.

WOLF

(à bout)

Vous, je vous retrouverai et je...

La poigne de RALPH s'abat à nouveau sur WOLF.

RALPH

Vous réparez vos conneries tout de suite ou je vous fous par la fenêtre, c'est clair !

WOLF sort de sa serviette une seringue, une ampoule et un garrot en caoutchouc pour comprimer la veine.

WOLF

Je vais vous faire une piqûre d'amphétamine et en principe, tout devrait très vite rentrer dans l'ordre.

PIGNON va prendre dans la valise le débardeur qu'il a acheté pour Louise et le lui offre.

PIGNON

C'est pour toi, j'ai pensé que ça t'irait bien, c'est tout simple, un petit haut avec des bretelles.

WOLF, qui était en train de siphonner le liquide de l'ampoule, pose sa seringue sur le lit, se précipite sur le débardeur et le jette par la fenêtre.

WOLF

(à Louise)

Si tu veux ton petit haut, il est en bas.

RALPH se lève. WOLF revient craintivement vers lui.

WOLF

J'arrive, j'arrive.

Il reprend sa seringue

Remontez votre manche.

RALPH remonte sa manche. PIGNON se tourne vers Louise.

PIGNON

Je t'en achèterai un autre, mon amour.

LOUISE

(à WOLF)

Je rentre, j'aurai à te parler.

WOLF

Moi aussi.

LOUISE

Est-ce que c'est une façon de se conduire pour un psychiatre ? Perdre ses nerfs comme ça !

WOLF

Je ne perds pas mes nerfs, je suis parfaitement calme.

Pendant ce temps, PIGNON a repris les photos de son pavillon et les tend à Louise.

PIGNON

Tu vois, j'ai fait repeindre les volets et le portail, c'est joli en bleu comme ça, non ? Quand tu reviendras, on s'attaquera à l'intérieur.

WOLF repose sa seringue sur le lit et se jette sur PIGNON. Il lui arrache les photos et les déchire, éparpillant les morceaux dans la pièce.

WOLF

Voilà pour ta saloperie de pavillon, connard !

PIGNON

Il a déchiré notre maison, Louise.

RALPH s'est levé. Il tient dans ses mains le garrot en caoutchouc. Il se glisse derrière WOLF, lui passe le garrot autour du cou et se met à serrer. WOLF commence à suffoquer. Louise intervient.

LOUISE

Mais arrêtez, enfin, vous l'étranglez, là !

RALPH, une lueur démente dans l'oeil, continue à serrer. PIGNON s'inquiète à son tour.

PIGNON

Oui, arrêtez, si vous le tuez, il ne pourra pas vous faire votre piqûre.

Cet argument calme RALPH qui desserre le garrot. WOLF titube vers le lit et s'assoit, à moitié asphyxié.

RALPH prend place près de lui et lui tend la seringue.

RALPH

Si vous ne me piquez pas tout de suite, je vais me fâcher, docteur.

WOLF

(craintivement, d'une voix rauque)

Non, non, ne vous fâchez pas.

Il prend la seringue. PIGNON se tourne vers Louise, réjoui.

PIGNON

Ah, il la ramène moins, là, hein !

WOLF le fusille du regard et pique RALPH un peu approximativement.

RALPH

Aïe !

WOLF

Excusez-moi.

(à Louise)

WOLF

J'essaye de faire une intraveineuse, est-ce que vous allez me foutre la paix, tous les deux !

LOUISE

(glacée)

Oui, je vais te foutre la paix.

Elle part vers la porte. PIGNON la suit.

PIGNON

C'est incroyable comme il te traite ! Quelle brute, ce type ! A tout de suite, mon amour...

Louise sort.

WOLF a fini sa piqûre. Il retire le garrot du bras de RALPH.

WOLF

Voilà, ça devrait faire effet dans quelques minutes.

RALPH se lève et s'éloigne vers la porte de communication sans un mot. Il entre dans sa chambre, claque la porte et place la chaise pour bloquer le battant. Puis il reprend son fusil sous le lit et va s'asseoir dans son fauteuil, près de la fenêtre.

De leur côté, PIGNON et WOLF sont maintenant en tête à tête. WOLF range son matériel dans sa serviette, le visage fermé.

WOLF

Vous êtes un faiseur de merde, PIGNON, et si je ne me retenais pas...

PIGNON

C'est ça, la psychiatrie moderne, on couche avec ses clientes et on frappe leur mari ?

WOLF le fusille du regard et se dirige vers la porte.

WOLF

Je savais qu'elle avait épousé un pauvre type, mais je ne pensais pas qu'il était aussi minable.

Il ouvre la porte. PIGNON a le dernier mot.

PIGNON

Je savais qu'elle était partie avec un salaud, mais je ne pensais pas qu'il était aussi con.

WOLF perd brusquement ses nerfs. Il bondit sur PIGNON et bascule avec lui sur le lit. Il se met à l'étrangler.

Dans la chambre de RALPH, la porte de la penderie s'ouvre silencieusement sur le flic, encore un peu sonné, mais qui braque son revolver sur RALPH.

FLIC

Les mains en l'air.

RALPH se retourne lentement et pose son fusil. Il se lève, les mains au-dessus de la tête. Le flic enchaîne.

FLIC

Pas un geste ou je tire.

Le flic décroche le téléphone sans quitter RALPH des yeux. RALPH bondit sur lui, les deux hommes basculent sur le lit.

Dans la chambre de PIGNON, WOLF, couché sur PIGNON, continue à lui serrer le cou.

La porte est restée entrouverte, le garçon apparaît dans l'encadrement et découvre les deux hommes qui s'étreignent.

GARÇON

Oh pardon.

WOLF et PIGNON se séparent, à bout de souffle. Le garçon enchaîne.

GARÇON

La porte était entrouverte, je voulais pas vous déranger.

A côté, RALPH est parvenu à désarmer le flic. Il lui serre le cou un petit instant et le lâche, épuisé. Les deux hommes, l'un inconscient, l'autre tentant de reprendre sa respiration, gisent maintenant côte à côte sur le lit.

Chez PIGNON, WOLF paraît très embarrassé.

WOLF

Mais vous ne nous dérangez pas, j'étais en train de... D'examiner monsieur...

GARÇON

Mais bien sûr... Bon, eh bien, je vous laisse... Bonne soirée.

Le garçon sort. WOLF quitte le lit, très contrarié.

WOLF

Je ne sais pas ce que ce demeuré est allé imaginer...

Chez RALPH, on frappe à la porte. C'est le garçon qui découvre le flic et le tueur allongés côte à côte.

GARÇON

Oh pardon.

Il sort.

A côté, PIGNON, qui s'est relevé lui aussi, se met à rire en regardant WOLF.

WOLF

Ca vous fait rire ?

PIGNON

Ah oui, alors ! Je vous trouve grotesque !... Ma pauvre femme qui est passée d'un raté à un pitre !

WOLF perd à nouveau ses nerfs et replonge sur PIGNON, basculant à nouveau avec lui sur le lit. Il se remet à l'étrangler.

Dans sa chambre, RALPH puise dans ses dernières forces pour remettre le flic dans le placard.

De son côté, PIGNON attrape la lampe de chevet et la brise sur le crâne de WOLF qui perd connaissance.

PIGNON se redresse, inquiet, et se penche sur WOLF.

PIGNON

Docteur WOLF ?... Docteur WOLF ?... Edgar ?

WOLF ne réagit pas. PIGNON colle son oreille contre sa poitrine et se relève, catastrophé.

PIGNON

Oh, mon Dieu...

*Il hésite un petit instant entre le téléphone et la porte de communication et finit par choisir la porte.
Il va frapper au battant.
RALPH qui referme la penderie, sursaute.*

RALPH

(Il crie)
Non !

PIGNON

Ouvrez, c'est très grave !... Je vous en prie, ouvrez !

RALPH

Je ne veux plus qu'on me dérange, foutez-moi la paix !

PIGNON

J'ai tué un homme.

Pour la première fois, RALPH paraît réellement surpris. Il hésite un peu, cache son fusil sous le lit et se dirige vers la porte. Il n'ouvre pas mais demande à travers le battant.

RALPH

Qu'est-ce que vous venez de dire, là ?

PIGNON

J'ai tué un homme, ouvrez.

RALPH

Oh putain.

Il ouvre la porte de communication et découvre WOLF qui gît, inerte sur le lit, au milieu des débris de la lampe.

PIGNON

Il voulait m'étrangler, je me suis défendu et...

RALPH s'approche de WOLF et lui pose son pouce sur la carotide. PIGNON enchaîne d'une voix hachée.

PIGNON

C'est affreux, je l'ai tué... Faut que j'appelle la police... Non, je ne peux pas, ils vont m'arrêter et je ne la reverrai plus... Je veux la revoir une dernière fois avant d'aller en prison... *torturé* Je ne sais pas quoi faire... J'ai tellement envie de la voir...

RALPH

(entrevoiyant la fin de son cauchemar)
Eh ben, allez-y !...

Oui, je vais y aller...
(geste vers WOLF)
Il est vraiment mort ?

PIGNON

Ah totalement, oui.

RALPH

C'est affreux... Bon, j'y vais...

PIGNON

Il s'éloigne vers la porte. WOLF, qui est en train de reprendre connaissance, commence à se redresser. RALPH l'assomme discrètement, WOLF retombe sur le lit. PIGNON, qui n'a rien vu, s'arrête et se tourne vers RALPH.

PIGNON

Je suis désolé de vous laisser avec un cadavre sur les bras. Je me mets à votre place, vous descendez tranquillement à l'hôtel pour découvrir que votre voisin de chambre est un tueur.

RALPH

(pressé)
C'est pas grave, ce sont des choses qui arrivent.

PIGNON

(surpris)
Ah, vous trouvez ?

RALPH

(se reprenant)
Non, je veux dire que c'est grave, mais... Bon, filez, maintenant, vous allez vous faire coincer !

PIGNON

Oui, oui, j'y vais...

Il repart vers la porte et s'immobilise de nouveau

Vous viendrez me voir au parloir ? Je sais que c'est idiot de vous demander ça, on ne connaît à peine, mais je n'ai plus de famille et mes amis m'ont tous fui parce que je les ennuyais avec mon chagrin d'amour...

RALPH

J'irai vous voir au parloir, mais dépêchez-vous, Bon Dieu !

PIGNON

Je vous laisse un Nikon, il est facile à manier et il a un moteur qui vous permet de...(sans changer de ton) Il a bougé.

Quoi ?

RALPH

(un ton au-dessus)
WOLF, il a bougé !

PIGNON

Mais non.

RALPH

Quoi, mais non ! regardez-le, qu'est-ce qu'il fait avec son pied, là, il bouge !

PIGNON

(d'une voix blanche)
Et merde.

RALPH

Il repart vers la porte de communication. PIGNON ne cache pas son soulagement.

C'est étonnant, la vie, non, j'ai souhaité la mort de ce type pendant des mois et je suis content qu'il ressuscite. Ah, vous devez être soulagé, vous aussi !

PIGNON

RALPH s'arrête à la porte de communication. Il a visiblement du mal à se contrôler.

Je serai soulagé quand vous me laisserez tranquille, c'est clair !

RALPH

Oui, oui, je ne vous dérangerai plus, c'est promis... Et je suis désolé de vous avoir donné toutes ces émotions.

PIGNON

RALPH le fusille du regard et referme la porte de communication. Il va reprendre son affût dans son fauteuil.

PIGNON revient vers WOLF qui est de nouveau inerte.

Ca va ?... Oh ?...
(Il secoue WOLF qui ne réagit pas)
Vous m'entendez ?

PIGNON

Toujours pas de réaction de WOLF. PIGNON hésite un peu puis repart vers la porte de communication. Il élève la voix pour être entendu de RALPH.

Il ne bouge plus de nouveau !

PIGNON

RALPH se crispe dans son fauteuil mais ne répond pas. PIGNON insiste.

PIGNON

Il est peut-être vivant, mais s'il a une fracture du crâne ?

RALPH se raidit un peu plus mais ne répond toujours pas. PIGNON insiste encore.

PIGNON

Qu'est-ce que je fais, j'appelle un médecin ?... Je vous en prie, ne me laissez pas tomber maintenant, j'ai l'amant de ma femme dans mon lit, il a la tête en compote, je ne sais pas quoi faire, moi.

Derrière lui, WOLF est en train de reprend connaissance. Une sonnerie de portable retentit dans la pièce, interrompant PIGNON. WOLF, complètement embrumé, sort un cellulaire de sa poche.

WOLF

(d'une voix pâteuse)

Allô ?... Non, vous faites erreur, Monsieur.

Il raccroche et explique à PIGNON

C'est quelqu'un qui demandait le Docteur WOLF.

PIGNON

(après un léger flottement)

Mais vous êtes le Docteur WOLF.

WOLF

Pourquoi ?

PIGNON

(catastrophé)

Oh la la !

PIGNON se retourne vers la porte de communication.

PIGNON

Venez vite, il ne sais plus qui il est, il faut faire quelque chose !

PIGNON

Vous m'entendez, il ne sait plus qui il est !

Derrière lui, WOLF se tâte le crâne avec précaution.

WOLF

J'ai mal à la tête.

PIGNON

Oui, je vous ai assommé avec la lampe de chevet.

WOLF

Qui êtes-vous ?

PIGNON. François PIGNON.

PIGNON

(Il lui tend la main)
Très heureux.

WOLF

PIGNON lui serre machinalement la main.

Dans la pièce à côté, RALPH a soudain l'air inquiet. Il met la main contre sa poitrine et ça ne le rassure visiblement pas. Son corps commence à être secoué de bizarres soubresauts. Chez PIGNON, le portable de WOLF sonne à nouveau. WOLF répond de la même voix pâteuse.

WOLF

Allô ?... C'est de la part de qui ?... Louise ?
(perplexe, à PIGNON)
C'est Louise.
(au téléphone)
erreur...

Excusez-moi, Madame, mais vous devez faire

PIGNON lui prend le téléphone des mains.

PIGNON

Louise, c'est moi, je me suis battu avec lui et il est dans le cirage... Je ne raconte pas n'importe quoi, tu viens de lui parler, tu vois bien qu'il ne sait plus où il habite... C'est ça, à tout de suite.

Il tend le cellulaire à WOLF

Elle arrive.

RALPH, tremblant maintenant de tous ses membres, glisse son fusil sous le lit. Son visage est secoué de tics, il marche d'un pas saccadé vers la porte de communication, retire la chaise qui la bloquait, renversant au passage une lampe. Il ouvre la porte et s'avance vers WOLF et PIGNON.

RALPH

J'ai le coeur qui bat à toute vitesse, j'ai les mains qui tremblent, qu'est-ce qu'il m'a encore injecté, cet abruti ?

PIGNON

C'est pas la peine de lui demander, il a oublié qu'il est médecin.

RALPH ne l'écoute pas et se plante devant WOLF.

RALPH

Qu'est-ce que vous m'avez injecté, connard ?

WOLF

(à PIGNON)
Qui est ce Monsieur ?

PIGNON

(à RALPH)

Je crois me souvenir qu'il a parlé d'amphétamines.

RALPH

Amphétamines ?

PIGNON

Oui, c'est un dopant, si vous étiez coureur cycliste, vous gagneriez sûrement l'étape, mais après, bonjour le contrôle.

RALPH, désespéré, regarde ses mains qui tremblent.

RALPH

Je ne peux pas rester comme ça.

PIGNON

Faudrait quelque chose qui vous calme, vous voulez que je demande de la camomille ? Une camomille très forte ?

RALPH lance à PIGNON un regard inquiet. PIGNON s'en rend compte.

PIGNON

Ne me regardez pas comme ça, j'ai l'impression de vous être antipathique et je tiens plus que tout à votre sympathie, c'est elle qui m'a permis de sortir...

WOLF

(Il le coupe)

Où suis-je ?

PIGNON

(agacé, à WOLF)

Assez !... de sortir du trou. Je sais que je ne vous amène que des ennuis depuis une heure, mais tout ça sera vite oublié et ce qui restera de cette rencontre dans un hôtel de province entre un homme désespéré et un homme généreux...

WOLF

(Il le coupe)

Qui m'a amené ici ?

PIGNON

(Il s'énervé)

Mais qu'est-ce qu'il veut ?

(à WOLF)

Qu'est-ce qu'il y a, hein, qu'est-ce qu'il y a ?

WOLF

(avec horreur)
PIGNON !

PIGNON

Ah ben, ça y est, il revient !

(à WOLF)

Vous êtes le Docteur WOLF, vous vous souvenez ?

WOLF

Docteur WOLF ?... Oui, bien sûr, je m'en souviens, pourquoi je ne m'en souviendrais pas ?

PIGNON

Et vous profitez de votre diplôme de psychiatre pour coucher avec vos clientes, ça aussi, vous vous souvenez ?

RALPH écarte PIGNON et crie au visage de WOLF.

RALPH

Qu'est-ce que vous m'avez injecté ?

WOLF

Injecté ?

PIGNON

(à RALPH)

Ne le brusquez pas, il est en train d'émerger, il faut le ramener à la conscience en douceur.

(à WOLF)

Et vous avez brisé ma vie, espèce de salaud, vous avez entraîné ma femme dans ce trou et vous avez brisé ma vie, vous vous rappelez ?

RALPH écarte de nouveau PIGNON, attrape WOLF par la veste et le soulève du lit.

RALPH

C'est des amphétamines que vous m'avez injectées, enfoiré ?

WOLF

Excusez-moi, votre visage me dit quelque chose, mais il faut que je remette un peu d'ordre dans mes idées...

RALPH

(glacé)

Vous avez intérêt à faire vite, Docteur.

WOLF

Oui, je me souviens, maintenant, d'abord un neuroleptique et puis des amphétamines... Ca peut effectivement provoquer une hyper-excitabilité, mais c'est provisoire.

RALPH

Je tremble, je ne peux rien faire si je tremble comme ça.

PIGNON

C'est vrai que si j'étais dans cet état-là, je ne pourrais pas prendre de photos.

WOLF

De toutes façons, vous les loupez, alors.

PIGNON

Quoi ! Qu'est-ce qu'il dit là, le comique ? Mais si je faisais mes photos comme vous pratiquez la médecine, je serais au chômage depuis longtemps, pauvre type !

RALPH saisit WOLF par les revers de sa veste et les serre autour de son cou. WOLF se met à suffoquer. PIGNON tente de s'interposer.

PIGNON

Attention, vous l'étranglez, là !...

(voyant le bon côté de la chose)

Enfin, vous faites comme vous voulez, hein.

RALPH lâche WOLF qui retombe sur le lit, toujours suffoquant.

RALPH

(à PIGNON)

Dites-lui de me calmer immédiatement ou je le tue.

PIGNON

C'est fou comme un mauvais médecin peut transformer l'homme le plus paisible en tueur.

(à WOLF)

Je ne serais pas fier, à votre place.

WOLF, qui a repris son souffle, sort un carnet d'ordonnances de sa serviette et se met à écrire.

WOLF

(à RALPH)

Prenez deux comprimés tout de suite, c'est un calmant léger et ça agit en quelques minutes.

RALPH

Il y a une pharmacie près d'ici ?

WOLF

Vous avez la Sécurité Sociale ?

RALPH

(Il s'énerve)

Je vous demande s'il y a une pharmacie près d'ici !

PIGNON

Oui, j'en ai vu une tout à côté.

Allô, est-ce que vous pouvez venir prendre une ordonnance pour aller chercher un médicament le plus vite possible... Merci.

Il raccroche et se tourne vers RALPH.

Voilà.

RALPH

(à WOLF)

Vous êtes sûr de ce que vous me donnez là ?

WOLF

Mais oui, c'est sans problème, laissez-moi tranquille, maintenant, je ne me sens pas bien...

On frappe à la porte. PIGNON va ouvrir. C'est le garçon. PIGNON lui donne l'ordonnance.

PIGNON

Dépêchez-vous, c'est urgent.

GARCON

J'en ai pour deux minutes.

Le garçon sort. PIGNON referme la porte. Une sirène de police retentit off. RALPH a un nouvel accès de tics et repart vers sa chambre. PIGNON demande.

PIGNON

Vous n'attendez pas votre médicament ?

RALPH

Dites au garçon de me l'apporter.

Il referme la porte de communication et va rapidement jeter un coup d'oeil par la fenêtre. Puis il reprend son fusil sous le lit et se rassoit dans son fauteuil. Il ferme les yeux et se met à inspirer profondément, tentant de retrouver son calme, mais il est encore épisodiquement secoué de tics et de soubresauts.

On frappe à la porte de PIGNON.

PIGNON

Qui est là ?

LOUISE

(off)

C'est moi.

PIGNON va ouvrir. Louise entre et regarde WOLF prostré sur le lit, au milieu des débris de lampe.

LOUISE

Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

PIGNON

Il m'a sauté à la gorge, alors je l'ai frappé avec la lampe.

LOUISE

(à WOLF)

C'est vrai, tu as fait ça ?

WOLF

Je ne sais pas... Je ne sais plus, j'ai peut-être une lésion au cerveau, il faut me laisser récupérer un peu.

LOUISE

Viens, je te ramène à la clinique.

PIGNON

Tu ne vas pas repartir avec ce légume, Louise !

Louise le regarde un petit instant et se met à rire.

PIGNON

(Il sourit)

Je te fais rire, tu vois, je ne suis pas si sinistre que ça !

LOUISE

Je ne sais pas ce qui t'est arrivé, mais j'ai vécu sept ans avec toi et tu n'as jamais réussi à me surprendre, et là, depuis quelques heures...

PIGNON

Oui, il m'est arrivé quelque chose, je ne suis plus le même.

(geste vers WOLF)

Tu te rends compte que j'ai failli le tuer, cet abruti... Je serais allé en prison, mais je suis sûr que j'en aurais moins souffert que de le savoir dans ton lit.

WOLF

Bon, allez, on y va, je trouve ce type ignoble.

LOUISE

(à PIGNON)

Qu'est-ce que tu vas faire, tu vas rentrer à Paris ?

PIGNON

Oh, je ferai ce que tu veux, je dormirai dans le caniveau devant sa clinique, je ne t'embêterai pas, je te jure, je veux seulement rester près de toi, je ferai n'importe quoi pour toi.

WOLF

C'est ça, il t'offrira des perles de pluie venues de pays où il ne pleut pas, viens, tout ça est ridicule.

LOUISE

Non, c'est pas ridicule, c'est triste, et c'est dommage que tu ne comprennes rien.

WOLF

Comment ça, je ne comprends rien, je suis à la fois l'homme que tu aimes et ton psychologue, s'il y a quelqu'un qui peut te comprendre...

PIGNON

Je ne suis pas psychologue, je ne sais pas si elle m'aime encore, mais je crois que je la comprends mieux que vous...

On frappe à la porte

C'est la pharmacie, ça.

Il ouvre au garçon et prend le médicament

Merci.

Le garçon sort. WOLF ordonne à Louise.

WOLF

Allez, en route, on n'a plus rien à faire ici.

Il prend Louise par le bras et la tire vers la porte.

PIGNON

Je t'attendrai, Louise, le temps qu'il faudra... Appelle-moi vite, pour me laisser un tout petit espoir.

WOLF

Elle ne vous appellera pas, et on ne veut plus entendre parler de vous, ni elle, ni moi.

Il sort, tirant Louise derrière lui. Louise se retourne et jette à PIGNON un regard où il y a enfin une vraie chaleur. Elle disparaît avec WOLF. PIGNON referme la porte et se dirige, follement heureux, vers la chambre de RALPH. Il frappe à la porte de communication.

PIGNON

Votre médicament.

RALPH abandonne son affût, reglisse son fusil sous le lit et va ouvrir. Il prend le médicament.

Merci.

RALPH

Il veut refermer la porte, mais PIGNON la bloque avec son pied.

Attendez, j'ai mes photos à faire.

PIGNON

Non, je ne veux pas que vous preniez des photos de ma fenêtre, allez récupérer votre matériel et laissez-moi tranquille, maintenant.

RALPH

PIGNON entre dans la chambre de RALPH.

O.K., mais c'est dommage, on aurait partagé, fifty-fifty...

PIGNON

Il va chercher son appareil photo et son trépied. RALPH sort deux comprimés de la boîte et passe dans la salle de bains. PIGNON enchaîne en voix portée.

Et si ce type se fait descendre, ils coûteraient cher, ces clichés... Et ça m'aurait vraiment fait plaisir de partager avec vous.

PIGNON

Un des boulons du trépied, mal vissé, tombe par terre. PIGNON se baisse pour le ramasser.

Elle va rappeler, c'est sûr, j'ai senti que le courant repassait entre nous...

PIGNON

Il cherche le boulon sous le lit et s'interrompt brusquement. Il sort le fusil de RALPH et se redresse. Son sourire s'efface. RALPH apparaît à la porte de la salle de bains, aperçoit PIGNON, fusil en main et se fige.

(glacé)

On ne peut pas vous laisser seul une seconde, vous, hein.

RALPH

(d'une voix blanche)

Alors, c'était pour ça, hein.

PIGNON

RALPH

Il s'avance lentement vers PIGNON

Donnez-moi ce fusil.

Ne bougez pas ou je le fous par la fenêtre !

PIGNON

RALPH s'immobilise. PIGNON enchaîne.

PIGNON

Mon pauvre vieux, comme vous avez du en baver depuis deux heures.

RALPH

Ecartez-vous de la fenêtre, on peut vous voir, la rue est pleine de flics.

PIGNON s'écarte de la fenêtre, braquant sans le vouloir le fusil sur RALPH.

PIGNON

Vous avez téléphoné à ma femme, vous avez reçu le store sur la tête...

RALPH

Faites attention, il est chargé.

PIGNON

Comment ?

RALPH

Le fusil, il est chargé.

PIGNON

C'est tout ce que vous avez à me dire !

RALPH

Eh bien, c'est important, tout de même.

PIGNON

WOLF vous a piqué, puis il vous a repiqué, vous en tremblez encore, qu'est-ce que vous avez du en baver.

RALPH

Oui, ça fait deux heures que vous m'emmerdez.

Il fait un pas vers PIGNON qui recule.

PIGNON

Non, n'approchez pas.

RALPH

Rendez-moi ce fusil, PIGNON, et allez-vous en.

PIGNON l'observe un instant avec compassion.

PIGNON

Mon pauvre vieux, on n'est pas sortis de l'auberge, tous les deux.

Quoi ?

RALPH

Je suis complètement coincé et vous le savez bien.

PIGNON

Comment ça, coincé ?

RALPH

Eh bien, par notre amitié .

PIGNON

Notre amitié ?

RALPH

Oui, et ça ne se commande pas, ça.

PIGNON

Pour la dernière fois, donnez-moi ce fusil et foutez le camp.

RALPH

Non, vous m'avez tendu la main, si je vous laissais maintenant, je serais le dernier des salauds.

PIGNON

Je ne vous ai rien tendu du tout, je voulais vous descendre après avoir fait mon travail.

RALPH

(serein)

Peut-être, mais vous n'auriez pas pu. C'est sans doute facile de tuer quelqu'un comme l'autre type, là, vous ne le connaissez pas et tout le monde sait que c'est une ordure, mais tirer sur un homme avec qui on a vécu les moments qu'on a vécus ensemble, vous et moi...

PIGNON

C'étaient les pires moments de ma vie, PIGNON.

RALPH

Eh oui, moi aussi, j'en ai bavé, mais à l'arrivée, on est là, tous les deux, et il y a quelque chose qui passe, quoi. Et vous pouvez dire ce que vous voulez, c'est chaleureux.

PIGNON

D'accord, si vous êtes mon ami, laissez-moi faire mon boulot et tirez-vous.

RALPH

Non, je ne peux pas vous laisser faire une chose pareille.

PIGNON

RALPH

(s'énervant)

C'est mon travail, je suis payé pour ça !...

PIGNON

(Il le coupe)

C'est pas du travail de tuer un homme, vous ne voulez pas qu'on le photographie, plutôt ? Ce serait tellement plus normal, vous feriez un safari-photo au lieu d'un safari, c'est aussi excitant et moins cruel.

RALPH

(se contenant difficilement)

Les gens qui m'emploient ne plaisantent pas, si je ne fais pas ce que j'ai à faire, ils me retrouveront tôt ou tard, et ils me tueront.

PIGNON

Venez à Meudon.

RALPH

Quoi ?

PIGNON

Dans mon pavillon, à Meudon, Personne n'ira vous chercher là-bas, il y a un divan dans le living, c'est très confortable.

RALPH

(après un petit temps)

Qu'est-ce que je vous ai fait, PIGNON, pourquoi vous me persécutez comme ça ?

PIGNON

Je ne vous persécute pas, je cherche à vous aider.

RALPH

Ca revient au même, qu'est-ce que je vous ai fait ?

PIGNON

Vous m'avez sauvé la vie et je ne l'oublierai jamais.

Le téléphone se met à sonner dans la chambre à côté. PIGNON se fige. RALPH fait un pas vers lui. PIGNON revient précipitamment dans le cadre de la fenêtre.

PIGNON

Non, ne bougez pas !

RALPH

Vous voulez m'envoyer en taule ?

Comment ?

PIGNON

RALPH
Si vous restez devant cette fenêtre, les flics seront là dans trente secondes.

PIGNON s'écarte de la fenêtre. Le téléphone continue de sonner. RALPH enchaîne.

C'est elle qui appelle.

RALPH

Oui.

PIGNON

RALPH
Eh ben, allez-y, qu'est-ce que vous attendez ?

PIGNON ne réagit pas

Posez ce fusil et allez la retrouver, bordel !

Toujours pas de réaction de PIGNON. RALPH s'exclame, incrédule

Enfin, c'est ça votre problème, non ? Allez-y, elle va raccrocher !

La sonnerie du téléphone s'interrompt. Les deux hommes se regardent un petit instant en silence. Puis RALPH constate d'une voix plate.

RALPH
Une femme pour laquelle vous avez voulu mourir vous appelle et vous ne décrochez pas, et moi, dont vous dites que je suis votre ami, vous me condamnez à mort.

PIGNON

(serein)

Elle va rappeler, j'en suis sûr et personne ne vous fera de mal parce que c'est vrai que je suis votre ami et que je vais vous protéger.

Des coups violents retentissent, venant de la penderie. PIGNON sursaute. La voix du flic retentit off.

FLIC

(dans la penderie)
Police !... Ouvrez !...

PIGNON

(surpris)
Il y a un flic dans la penderie ?

RALPH ne répond pas. PIGNON crie.

J'arrive ! Je vous ouvre !

PIGNON

Les coups s'arrêtent. PIGNON se tourne vers RALPH.

Pourquoi il est dans la penderie ?

PIGNON

Parce qu'un type faisait le con sur la corniche.

RALPH

(intéressé)

Ah bon ?...

(réalisant)

Ah oui, c'était moi, c'est encore ma faute, je suis désolé.

PIGNON

(off)

Ouvrez !...

FLIC

J'arrive, j'arrive !...

PIGNON

PIGNON, sans quitter RALPH des yeux, se dirige vers la penderie et décroince la porte. RALPH tente de l'arrêter.

Vous m'envoyez en taule, c'est beau, l'amitié.

RALPH

PIGNON lève le canon du fusil vers la penderie.

PIGNON ne répond pas et fait glisser la porte de la penderie.

Il envoie un grand coup de crosse au flic que nous ne voyons toujours pas. Le flic s'écroule.

PIGNON referme la porte de la penderie.

Qu'est-ce qu'on disait ?

PIGNON

Vous savez ce que ça coûte d'assommer un flic ?

RALPH

Moins cher que de commettre un crime. Venez, allons-nous en d'ici.

PIGNON

Un concert de sirènes de police retentit dans la rue, annonçant l'arrivée du fourgon. PIGNON se tourne vers la fenêtre. RALPH en profite pour bondir sur lui et attrape le fusil par le canon. Le coup part. L'impact de la balle projette RALPH à travers la pièce. Il porte la main à son épaule sanglante. PIGNON le regarde, consterné.

PIGNON

Oh pardon, je suis désolé, j'ai pas fait exprès !...

RALPH

(d'une voix sourde)

Oh le connard.

PIGNON

Où êtes-vous blessé ? c'est grave ? Le coup est parti tout seul, j'ai pas fait exprès, je vous dis.

RALPH, pris de faiblesse, s'assoit sur le lit.

RALPH

(même voix sourde)

Le connard.

PIGNON

Je vais chercher des serviettes, bougez pas !...

Il se précipite vers la salle de bains et revient avec des serviettes. RALPH le repousse.

RALPH

Allez-vous en.

PIGNON

Sûrement pas, je ne vais pas vous laisser, maintenant, vous avez une hémorragie !...

Il veut de nouveau s'approcher de RALPH qui le repousse encore.

RALPH

Si vous restez ici, ils penseront qu'on est complices, PIGNON, et vous irez en taule, allez-vous en.

PIGNON

Laissez-moi vous soigner, je partirai après.

La tête de RALPH dodeline. Il est sur le point de s'évanouir. PIGNON s'assoit à côté de lui et glisse une serviette entre sa veste et sa chemise.

PIGNON

Voilà, on va arrêter l'hémorragie, tout va bien se passer.

Des coups violents sont frappés à la porte. On entend une voix d'homme, off.

FLIC

(off)

Police, ouvrez !...

RALPH

(presqu'admiratif)

Vous avez fait un sans faute, PIGNON.

La tête de RALPH retombe sur l'épaule de PIGNON. La voix du flic retentit de nouveau.

FLIC

(off)

L'hôtel est cerné, vous n'avez aucune chance, sortez, les mains en l'air.

PIGNON se met à caresser la tête de RALPH.

PIGNON

Si on est jugés tous les deux, on ira sans doute dans la même prison.

RALPH redresse la tête. PIGNON conclue.

PIGNON

On pourrait peut-être leur demander de nous mettre dans la même cellule, non ?

RALPH regarde PIGNON avec horreur et c'est le RIDEAU